

5 CENTS

VOIX DU CIEL

«Quand le pays vous demande... de l'aider à accroître sa force par l'armement... son appel est légitime».

Mgr VERDIER, Cardinal-Archevêque de Paris.

LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

J'ACCUSE!

Le DEVOIR, organe de la Cinquième Colonne au Canada — Série de documents écrasants et de statistiques indiscutables

Est-il vrai que plus rien n'importe sauf la victoire?

Est-il vrai que la démocratie et les libertés canadiennes ne sauraient survivre à une victoire

existante? Est-il vrai que notre effort de guerre est aujourd'hui la tâche la plus importante, la seule essentielle, qui s'impose à tous les Canadiens dignes de ce nom?

Est-il vrai que toute entrave posée délibérément à cet effort constitue un acte de trahison?

Est-il vrai que les responsables de cette trahison doivent être mis hors d'état de nuire?

Si la réponse à ces questions est affirmative — qui oserait répondre négativement? —, nous dénonçons comme traîtres à notre pays ceux des Canadiens qui, les uns délibérément, les autres inconsciemment, sabotent notre effort de guerre.

Nous dénonçons d'abord le DEVOIR, dirigé par M. Georges Pelletier; nous dénonçons ensuite l'ACTION NATIONALE, dirigée par M. André Laurendeau; nous dénonçons aussi les trois ou quatre autres périodiques qui font écho aux campagnes de défaitisme de ces feuilles sordides et émettent ainsi le doute et la déloyauté chez un grand nombre de nos compatriotes.

Un des journalistes de cette confrérie écrivait récemment, en termes entortillés, qu'il valait mieux perdre la guerre que de faire la conscription du travail des femmes. En fait, ce triste individu a plus d'une fois exprimé, de façon indirecte, que nous n'avions rien à voir à ce conflit.

Le DEVOIR y met plus d'adresse et de perfidie. Sa prose suinte la félonie, mais elle procède de telle façon qu'elle dérouterait un tribunal faible en face d'un avocat retors. Et comme le gouvernement canadien semble s'en remettre uniquement aux subtilités et aux sophismes

de textes absurdes pour museler les traîtres, il n'est pas étonnant que les saboteurs du moral populaire aient toute liberté d'action.

Quant à nous qui appelons chat un chat et fripon un fripon, nous n'hésitons pas à affirmer que le DEVOIR a trahi et trahit encore presque quotidiennement la cause du Canada et des Alliés dans ce conflit où nous sommes menacés de périr.

S'il faut en juger par un ensemble de faits, par des notes perfides, des allusions défavorables, une information tendancieuse, ce journal a violé constamment l'esprit des règlements de la Défense du Canada.

Une analyse comparative a été faite, à ce sujet, de cinq publications de langue française, nommément le DEVOIR, l'ACTION CATHOLIQUE, la PATRIE du dimanche, l'ACTION NATIONALE (mensuel) et RELATIONS (mensuel).

Cette analyse a porté sur les premières semaines des mois de janvier, février, mars, avril, mai, juin et juillet 1942, pour ce qui a trait aux trois journaux; sur 10 numéros de l'ACTION NATIONALE, de septembre 1941 à juin 1942; sur neuf numéros de RELATIONS, de décembre 1941 à août 1942. La totalité des textes de ces deux revues a été examinée.

L'analyse avait pour but exprès de déterminer quelles sont celles de nos publications qui découragent notre effort de guerre et, par le fait, favorisent les pays de l'axe contre les intérêts supérieurs du Canada.

On a fait d'abord le choix de douze thèmes qu'il faut considérer comme contraires à la cause que défendent, au risque de leur vie, des millions d'hommes et pour laquelle tous les vrais Canadiens sont prêts à tous les sacrifices. Ces thèmes sont désignés par ordre alphabétique :

- *A) Notre effort de guerre est satisfaisant, gigantesque, égal, sinon supérieur, proportion gardée, à celui de n'importe quelle autre nation alliée.
B) Le travail féminin est un bien grave danger social, nuisible même à l'économie de la nation.
C) Les Canadiens français sont Canadiens avant tout et veulent la défense du Canada d'abord.
D) Ce dont nos alliés ont le plus besoin, c'est d'armes et de ravitaillement. Production d'abord.
E) Références aux atouts de l'ennemi, à ses conquêtes vitales, à ses succès décisifs.
F) Références aux obstacles des Nations-Unies, à leurs déboires qui prolongent la durée de la guerre, en rendent l'issue de plus en plus incertaine.
G) Attitudes totalitaires de l'autorité politique du pays.
H) Le peuple est berné par ses chefs politiques, par l'autorité du pays.
I) Les Canadiens français sont injustement traités, dans leur langue que l'on ne se soucie pas de respecter, dans les fonctions publiques auxquelles ils n'ont pas accès, etc.
J) L'Empire se disloque: divisions entre les différents membres du Commonwealth; divisions intestines en Grande-Bretagne.
K) Cela tiraille entre les Nations-Unies. Chacune fait sa guerre.
L) La Russie est notre alliée, mais gare au communisme.

FREQUENCE COMPARATIVE

Thèmes	Le DEVOIR	L'Act. Cath.	L'Act. Nationale	Relations	La Patrie	Total
A)	8	0	4	0	0	12
B)	4	2	0	8	0	14
C)	14	2	7	0	0	23
D)	5	0	2	1	0	8
E)	14	0	0	0	0	14
F)	11	0	0	0	0	11
G)	7	0	11	0	0	18
H)	6	0	11	0	0	17
I)	22	4	15	7	1	49
J)	9	0	0	0	0	9
K)	7	0	0	0	0	7
L)	3	3	3	5	0	14
Total :	110	11	53	21	1	196

Fréquence comparative

Le DEVOIR: 56.1 pour cent; L'Action Catholique: 5.6 pour cent; L'Action Nationale: 27 pour cent; Relations: 10.8 pour cent; La Patrie: 0.5 pour cent; Total: 196 (100 pour cent).

En deuxième lieu, notre analyse a dressé une liste de sept facteurs favorables à l'effort de guerre, et, se basant là-dessus, a examiné les mêmes publications. Voici ces facteurs:

FACTEUR I (Effort de production)

Sentiment de satisfaction relativement aux mesures de production et de financement relatives à la poursuite de la guerre.

FACTEUR II (Effort militaire)

Sentiment de satisfaction relativement aux mesures adoptées pour la mobilisation des hommes requis dans les armées.

FACTEUR III (Confiance Victoire)

Sentiment de confiance dans la Victoire des Nations-Unies, de notre Victoire.

(Suite à la page 7)

Jean-Charles HARVEY

DANS CE NUMÉRO

comportant 2 pages supplémentaires, nos lecteurs trouveront:

- Page 9 — Louis VERNEUIL: Un Français à l'étranger
Page 8 — PAW: Chronique des Livres
Page 10 — Marcel H. ESTIENNE: Je lave mon linge sale
Page 5 — Lt-col. de SALABERRY: Dieppe
Page 8 — Jean-Aubert LORANGER: Sur l'Abside

UN CONTE INÉDIT D'EMMANUEL DESROSIERS

Texte complet du discours du
Major-abbé SABOURIN

DÉFENSE DE LA VICTIME

Dans le cadre qui leur convenait si bien, de l'université française libre aux États-Unis, de grandes et nobles paroles se sont élevées: Quoiqu'insuffisamment annoncée par nos organes de presse, la conférence de Monsieur André Philip au Hunter College est venue marquer à New-York un moment de la conscience gaulliste.

"La France a été assassinée: elle est morte, mais elle va ressusciter en une quatrième république, démocratie réelle et renouvelée." Tel est le but que poursuit le général de Gaulle avec la libération du pays.

Le cœur tout réchauffé, heureux d'avoir entendu une évocation magnifique de ce que serait la liberté reconquise dans la dignité humaine et le respect des valeurs morales, noble réponse aux laudateurs d'un nationalisme désuet et de violences rétrogrades, nous sommes sortis de l'enceinte, tous vibrants de ferveur patriotique.

Mais sur la tombe encore fraîche d'où se relèvera plus belle la République Française, nous aurions voulu voir plus de fleurs.

Jusqu'à présent les insultes n'ont pas manqué à la pauvre assassinée: d'abord elles ont émané des assassins et de leurs complices qui y trouvaient la justification de leurs crimes.

Berlin et Vichy, Goebbels et Marion s'y exerçaient à l'envi; On se serait cru dans quelque triste salle de Cour d'Assise où les meurtriers saluaient la victime absente sous les ricanements du public.

Mais à côté des coupables, les enfants mêmes de l'assassinée, ceux qu'elle avait le mieux protégés et comblés, se détournèrent d'elle et, peut-être pour cacher leur remords de l'avoir si mal défendue, l'accablaient à leur tour.

De sorte que les Français semblèrent atteints d'un complexe d'infériorité, d'un goût étrange pour la flagellation. Ils acceptèrent de considérer que la Troisième République était tombée dans la corruption, la désorganisation et l'inefficacité: que la machine ne marchait plus, et, qu'au moment de la catastrophe, il fallait faire "table rase du passé" et reconstruire du neuf.

A vrai dire, l'accord cessait dès qu'il fallait définir le "neuf": S'agissait-il d'hommes nouveaux et jeunes? Lorsque l'on nous avait annoncé cette réforme, en février 1934, cela avait abouti à placer au pouvoir Doumergue, Laval et Pétain. S'agissait-il d'institutions neuves? Comme on repoussait le fascisme et l'hitlérisme, qu'on abhorrait le communisme, et que la royauté pour la France avait passé de mode, on retombait sur les idées de république et de démocratie, en annonçant faiblement qu'on en améliorerait les rouages.

On ne construisait donc rien, mais on faisait ainsi inconsciemment le jeu de Vichy et de ses gens: car enfin, si vraiment la Troisième République était tombée toute seule en lambeaux, incapable de se défendre, ceux qui avaient cherché au moment de l'armistice à rénover le pays par la révolution nationale, se trouvaient en grande partie justifiés par ces autres qui, la tête couverte de cendre, présentaient un tel mea culpa.

Je veux donc apporter un hommage mérité à la morte insultée; je ne vais pas "redevenir fier d'être Français" — je n'ai jamais cessé de l'être: Je ne suis pas honteux de la République française dont je n'ai été ni un profiteur ni un obligé, mais à laquelle, moralement et intellectuellement, je dois tout, y compris ma reconnaissance et mon amour.

De cette dette, ni les blessures, ni la peine de deux guerres, ne sauraient me tenir quitte; mais aussi, sans être académicien, je me rappelle, et loin de blâmer, je remercie.

Non, la République Française n'était pas corrompue; déjà j'ai défendu l'honneur, dont la garde ne me revenait pas, du Parlement défunt, et rappelé les noms des parlementaires qui, avant toute organisation de résistance, se conduisaient en héros;

(Suite à la page 5)

MILES

SARCLURES

Je lis avec stupeur : "En 1914, Ann Little était une des actrices les plus acrobates du film muet".

Acrobate, qui, soit dit en passant, vient du grec akros, haut, et batein, marcher, est un substantif qui signifie danseur de corde, et parfois clown, jongleur, équilibriste, hercule, etc. L'acrobatie, nom également, est son exercice; l'acrobate sa profession. Faut-il, faut-il, bons dieux! ajouter que l'adjectif est acrobatique? Je me demande si le jeune homme de lettres qui a pondu cette perle écrite également semblablement: Marc est un des avocats les plus confédérés du barreau ou Luc est un des médecins les plus bicyclistes de la Faculté?

Exerçons notre jugote, soyons logiques, réfléchissons, et n'oublions pas que nos journaux sont lus (ou l'étaient, hélas!) dans les pays les plus lointains et que l'étranger nous juge sur nos écrits. Un sourire ironique, une moue étonnée peuvent nous faire plus de mal que mainte averse d'éloquence politique...

Pièce à l'appui de ce cri du cœur: "Mme Franklin-D. Roosevelt va saluer des petits Noirs dans une école de Los Angeles". Je ne vois pas bien l'épouse d'un chef d'Etat exécuter cette baroque saluade — non pas parce que les salués étaient de carnation noire, ou brune, ou jaune, ou zinzolin, entendez-moi, mais tout bonnement parce qu'il s'agit ici d'enfants, et que les grandes personnes n'ont pas accoutumé de saluer la marmaille.

Je serais navré que notre journaliste en ressentit de la piqure, mais je crains fort qu'il ne soit de ceux que Carco appelle des pedzouilles.

"L'automobile fut localisée au garage Select..." — localiser signifie fixer ou limiter dans un lieu déterminé. On localise une épidémie par des mesures d'hygiène, et les pompiers réussissent à localiser un incendie au sixième étage d'un immeuble. Mais peut-on localiser un portefeuille égaré?

"Employez le revêtement Ixe

sur la brique ou le stucco" m'adjure un industriel qui, évidemment, est aussi un cosmopolite... Italie, Italie, tourment de ma mémoire, ton stuccatore travaille dans le stucco, mais nos sympathiques stuccateurs font dans le stuc, si j'ose m'exprimer ainsi. Qui diable trompe-t-on ici? Serions-nous au pays du Primatice?

Saviez-vous que le savon Moumousse ravit "les mères soucieuses"? Moi, pas. Je me suis précipité chez l'épicerie (je parle des temps lointains où j'étais un actif bi-pattu, mais je suis encore bipède, Dieu Merci!) et me suis lesté de quelques douzaines de Moumousse. A mon vif regret, ma soucieuse dame — j'entends celle qui me fait l'honneur de partager ma cahute — n'a pas le moins du monde cessé d'être soucieuse. Ya encore du tirage...

Voilà ce que c'est que d'être trop candide ("à candides, souvenez les dupes des trompeurs"); je croyais, avec M. Larousse et autres emberlificoteurs, que soucieux veut dire inquiet, pensif, chagrin ("Nobis, soucieuse, entend siffler les flèches..."), alors que les fabricants du Moumousse, mieux renseignés, donnent à soucieux le sens de méticuleux, consciencieux, méthodique, sage, prudent, qui s'occupe avec soin... — mais voilà, il importe, en ce cas, de dire de quoi l'on est soucieux.

Ainsi, j'ai souvent lu dans l'excellente publicité de la Sté Ford: "les acheteurs soucieux d'économie". C'est parfaitement français. Mais le traducteur d'une autre maison a somptueusement gâché en empruntant cet adjectif sans y annexer un complément explicatif. Il écrit: L'auto Anpoune plaira à l'acheteur soucieux (soucieux tout court). Souhaitons que ce mélancolique dévoreur d'espace devienne, marché conclu, tout guilleret.

Paul MORIN

ERRATA du 21 octobre — 1ère colonne, 9e alinéa, lire: assujettissement, et non: assujettissement; 2e colonne, 6e alinéa, lire: je ne vois pas, et non: je vois pas.

En exclusivité au "Jour"

PLUS RIEN N'IMPORTE...

Par Emmanuel Desrosiers

Le curé de St-André paraissait préoccupé. Il se promenait d'un pas nerveux sous les saules bordant la rivière et s'arrêtait, indécis et inquiet.

"Quel caractère exécrable", se disait Léonie, la vieille servante du presbytère, qui le surveillait derrière les rideaux de lustrine.

Mais, comme il arrive fort souvent, c'est l'accusatrice qui avait mauvais caractère et d'en accuser le curé semblait la justifier à ses propres yeux.

Même, un prêtre voisin venu pour les Quarante-heures, avait trouvé étrange que son confrère de Saint-André la gardât à son service.

— A votre place je lui signifierais son congé rapidement, avait-il dit.

— Elle me rappelle que la vie n'est pas un songe, avait répondu le brave curé. Les saints sont rares, avait-il ajouté, et Dieu nous a tous créés avec une nature humaine.

La préoccupation apparente du pasteur durait depuis quelques jours. Il parlait peu.

Le dimanche approchait et Mlle Léonie savait qu'elle aurait, au prône, l'explication de la tacturnité et de l'agitation toute intérieure du curé.

Cependant, cette fois-ci, le renfrognement du prêtre dépassait les limites. Il en perdait le boire et le manger. N'avait-il pas refusé une compote de poires dont il rajoutait d'ordinaire et que Léonie, et Mme Surprenant, la femme du notaire, étaient seules dans le village à pouvoir réussir. C'était à n'y rien comprendre. C'est en vain que la servante l'avait supplié, pressé et même gourmandé.

Pour sûr, le bon prêtre devait préparer une homélie destinée à rectifier les travers des paroissiens. Profitant de ce que le curé se promenait sur la berge, en proie à de laborieuses réflexions, Léonie monta au grenier. C'était là, habituellement, que s'étaient tous les livres qui servaient à la préparation des sermons.

L'indiscrète servante y trouvait d'habitude des notes et quelquefois des noms. Cette fois-ci, elle ne vit sur la table de travail qu'un grand livre écrit en latin.

"De veritate", disait le livre. Puis, il y avait un "Primo", un "Secundo", un "Tertio".

Qu'est-ce que le curé pouvait bien machiner? Encore, si c'était été en français! Mais qui aurait pu traduire les "scientia verorum", les "Deus sit veritas", les "aeternitate veritatis" dont la page du livre était pleine?

Le curé était instruit. Léonie n'en doutait pas, mais il n'était pas nécessaire d'ouvrir un si grand livre pour rappeler aux habitants qu'ils avaient, comme les gens de la ville, de graves fautes à se faire pardonner.

Elle descendit du grenier en faisant claquer les portes. A ce moment, M. le curé rentrait.

— Bon, vous voilà, vous!

Le prêtre ne répondit pas, absorbé qu'il était par ses pensées.

— Vous dinez, je suppose? demanda la servante sans aménité.

— Comme d'habitude, Léonie, répondit le curé avec douceur.

Le repas était bon. Léonie aurait pris un matin plaisir à laisser brûler le gigot, mais elle se serait punie elle-même puisqu'elle en devait manger. C'est pourquoi, sur la cuisine, le pasteur n'avait rien à reprocher à son irascible servante.

— Il y a des lettres Léonie?

— Non, pas de lettres, seulement le journal. C'est la guerre partout, M. le curé.

"La guerre partout".

Le pasteur regarda Léonie qui la lui faisait depuis vingt-cinq ans. — Hélas ouï! "Homo homini lupus" (l'homme est un loup pour l'homme.)

La servante ne comprit pas et pour cause. D'ailleurs, le prêtre se servait rarement de sentences latines. Dans le village, il n'y avait guère que le médecin et le notaire qui les auraient comprises, et encore!

On était au samedi.

La vie coutumière du village suivait son cours, vie douce, exempte de heurts et de contrariété. Sans doute, la guerre avait des échos dans le paisible bourg; quelques richards, sollicités par le notaire, avaient souscrit à l'emprunt.

Monsieur le curé, lui, ne s'était jamais prononcé sur ce sujet. Ce que l'on savait de son opinion, c'est que la guerre était une chose terrible, inhumaine qui constituait une punition de Dieu pour les péchés des hommes — et des femmes pour ceux

qui connaissaient l'acariâtre Léonie.

L'après-midi fut splendide. On entendait le forgeron qui battait son enclume dans une petite rue adjacente à l'église et ce ne fut qu'à l'Angelus du soir que tous les bruits cessèrent dans le village; et la nuit calme, vint endormir les choses et les gens.

Le samedi, Léonie fricotait. Elle n'aurait jamais voulu manquer la grand-messe où il y a tant de choses à voir. Et chacun sait que le fourneau est un tyran pour la cuisinière consciencieuse. Puis, il y avait le sermon à écouter et — à critiquer, car Léonie se croyait un peu le curé.

Enfin, le dimanche arriva. A la messe, l'église se remplissait tellement qu'il y avait toujours des fidèles accoudés sur les grands bénitiers de pierre et la loge du concubinaire.

Certains possédaient les mêmes bancs depuis quarante ans. C'étaient ces privilégiés que Léonie surveillait avec peu de charité. Elle connaissait leur garde-robe mieux qu'eux, et si une plume ou un colifichet faisait sa réapparition restauré ou remodelé après six mois de réclusion, elle en connaissait l'âge et le prix.

Ce jour-là, comme à l'ordinaire, personne ne manqua à la messe, et Léonie, première, fut à l'église afin de ne rien perdre du déploiement. Sans doute elle regardait dans le missel doré que Monseigneur lui avait donné d'une visite au presbytère, mais souvent elle n'en était qu'à Kyrie, alors que l'officiant entamait l'Evangile, occupée qu'elle était à scruter les toilettes nouvelles et les chapeaux qui roulaient comme des touffes de fleurs et de plumes agitées par le zéphir de l'église.

Sequentia sancti Evangelii secundum — et tout le monde s'était levé: les hommes tout droit, les femmes arrangeant leurs jupes comme il convient et l'on se signa sur le front, la bouche et le cœur.

Puis le curé monta en chaire. Il regarda longuement l'assemblée des fidèles: le notaire, à son habitude et parce qu'il était vieux, se préparait à dormir; les demoiselles Faillie, rigides et sèches "espéraient" le sermon; les vieilles familles, à stature inégale, remplissaient les bancs — et Léonie revêche, désapprobatrice, trônait dans son costume de toile fanée.

Labbé, comme s'il eut peur de reculer, lança d'une voix forte: — "Hannibal ad portas" (Hannibal est à nos portes).

Le notaire, que sollicitait déjà Morphée, se réveilla, toutes ses années de collège passant devant ses yeux.

"Hannibal ad portas, répéta le curé. Ce cri des Romains, mes frères ne pouvons-nous pas le répéter aujourd'hui nous-mêmes? L'ennemi est à nos portes! Il rôde autour de nous, c'est le péché!"

Une nouvelle envolée du curé, pensa le notaire.

"Est-on bien sûr que cet ennemi qui rôde ne soit que le péché, mes frères. L'Eglise est persécutée dans des contrées lointaines par des individus perdus de vices et cette persécution pourrait bien s'étendre à notre cher pays si nous n'accomplissons pas notre devoir jusqu'au bout. Sans doute, l'Eglise est éternelle. On pourrait lui appliquer la devise de la ville de Paris: Elle est battue par les flots, mais ne sombre pas. Si parmi vous, mes frères, quel qu'un avait un fils prêt à partir pour la croisade sainte, qu'il le laisse s'éloigner car il est doux et beau de mourir pour la patrie et il est aussi beau de revenir avec la gloire."

Léonie décidément ne comprenait plus rien, elle avait même momentanément discontinué l'inspection des robes et des chapeaux des ouailles féminines à portée de ses yeux.

La résignation allégea tous les maux auxquels il n'est pas permis de remédier, mais ceux qui nous menacent peuvent être écartés si chacun de nous fait son devoir, ajouta l'orateur en latin.

"Le temps est précieux et le danger est grand et si nous n'y faisons attention, demain Hannibal sera à nos portes. Il n'y a pas de milieu, mes frères! O nous vaincre ou nous serons vaincus!"

"Que deviendront alors nos institutions, nos lois, notre liberté et surtout celle de prier dans nos églises? Avez-vous pensé mes frères, qu'on pourrait même vous interdire l'entrée de votre cimetière?"

"Je n'ai pu garder le silence plus longtemps et je ne voulais

pas parler en chaire de ces terribles choses. Vous me pardonnerez, mes frères, de l'avoir fait. Cependant, il faut que chacun se réveille pendant que le soleil de la liberté brille encore.

"Si Hannibal entraînait chez nous, il détruirait votre église et en chasserait le Christ comme il l'a fait ailleurs. Prions donc le Seigneur d'éloigner de nous l'imminent danger. Si nous ne nous aidons pas, comment voulez-vous que le Ciel s'occupe de nos craintes? Plus rien n'importe, sauf la Victoire."

Et le curé, sans rien ajouter de plus descendit de la chaire sous les regards inquiets de tous ses paroissiens.

Credo in unum Deum... Et la messe continua.

Léonie baissait la tête: "C'est des Allemands qu'il voulait parler", pensait-elle.

Le notaire songea: "Avec son latin, c'est à moi que le curé s'adressait."

Et les fidèles: "Il y a donc danger, puisqu'on en parle en chaire."

Après la messe, le pasteur à peine dévêtu de ses ornements que le notaire vint le trouver avec quelques citoyens:

— Monsieur le curé, dit le tabelon, désirez de montrer sa science, mescit vos missa reverti (La parole une fois émise ne peut être rappelée). Qu'avez-vous voulu dire dans votre sermon?

— Nous devons faire plus pour notre effort de guerre, notaire, la bête doit être vaincue.

— Nous avons fait notre possible, M. le curé. Une vingtaine de nos jeunes gens sont à l'armée et nous n'avons plus guère d'argent!

— De l'argent, vous en avez encore. Faites acheter des timbres de guerre, notaire. Expliquez que l'ennemi est à nos portes. Ce n'est pas à moi de le faire aussi ouvertement que je l'ai fait aujourd'hui, vous le savez bien. Et pour amorcer le regain de souscription que j'espère, voici ma contribution."

Et le curé plaça dans les mains du notaire un beau cent dollars tout jaune et tout neuf.

Puis, joyeux, allégé d'un grand poids, il se dirigea vers le presbytère.

Celui-ci était désert. Point de Léonie.

Une heure passa et la servante ne paraissait pas.

Le pasteur avait faim. Il aurait bien pu se servir dans les chaudrons du ménage mais c'était aussi risqué que d'entrer dans l'antre d'une tigresse. Il attendit donc le retour de la servante qui ne devait pas tarder.

— Mais d'où venez-vous Léonie?

La servante souriait contrairement à son habitude. Elle regarda le curé en face et lui dit avec soin:

— Salus populi suprema lex esto (Que le salut du peuple soit la suprême loi).

Et elle brandit une obligation du Dominion devant les yeux ébahis du prêtre.

Tout le monde parlait donc latin dans le village!

— C'est le notaire qui m'a dit de vous répéter ces mots, monsieur le curé, quand il m'a rendu cette obligation.

— Quand?

— Tout à l'heure!

— Et le dimanche! Il vous a

ÉTERNELLE BATAILLE

vingt ans, est prodigieux. Est-ce suffisant pour que Moscou devienne la Rome de notre religion de l'avenir? Vous verrez que les républiques soviétiques évolueront de plus en plus vers l'initiative individuelle pour réaliser le rêve élaboré par Pierre le Grand et continué par le dur et pratique Staline.

J'ai beau examiner les accomplissements du socialisme ou de l'étatisme, dans tous les endroits du monde où il se pratique, je n'y vois aucun argument contre la démocratie. Au contraire: la comparaison est toujours favorable à la démocratie libérale. Je fais appel, ici, au témoignage de tous les hommes de bonne foi, que n'aveuglent pas le parti pris, l'esprit de parti, l'entêtement ou l'orgueil cérébral. Ceux-là vous diront ce qu'ils pensent des impossibles théories égalitaires ou du paternalisme exagéré de l'Etat en regard de la libre action de ces forces naturelles qu'on appelle les facultés de chaque homme.

Les individus ne naissent pas égaux. Tous sont jetés par la vie au bas de l'échelle de Jacob, mais dans la lutte avec l'ange, avant de gravir les échelons de lumière, beaucoup succombent. Les autres, après avoir terrassé l'ange, monteront jusqu'aux étoiles. Et ce sera toujours le petit nombre. Toutes les lois que l'on fera pour égaliser les hommes, c'est-à-dire, pour empêcher l'entreprise personnelle et libre, seront funestes au progrès et au bonheur intime de tout être doué d'idéal et de puissance. Je mépriserais toujours l'être faible et envieux, qui, gémissant de l'infériorité de son état, montrera le poing aux vainqueurs de la vie, voudra briser leurs oeuvres, leurs maisons, leur luxe, toute la beauté accumulée autour d'eux, pour se donner la triste satisfaction de les voir descendre à son propre niveau. Par contre, j'admire le jeune homme frissonnant d'ambition, d'espoir et de vie, qui n'est rien du tout aujourd'hui, mais qui jure d'être quelqu'un demain, un jeune qui, visitant les bureaux splendides de son chef, se dira qu'un jour, c'est lui-même qui s'y assieiera. Entre ces deux types humains, c'est le second qui vaut le mieux, veuillez m'en croire. Quant à moi, je ne tiendrais plus à vivre le jour où je ne verrais partout que des hommes pareils, avec des vêtements pareils, une nourriture pareille, des maisons pareilles, des idées pareilles, une foi pareille. Cette médiocrité universelle me donnerait des nausées.

L'homme normal aspire à l'infini. De là un élan vers la perfectionnement indéfini, de là aussi la possibilité du progrès. C'est l'idéal. Les idéaux humains sont les plus divers, depuis celui du saint jusqu'à celui du commerçant. Il y en a pour toutes les aptitudes et tous les goûts. C'est même cela qui fait toute la beauté de l'humanité, tout le poignant des luttes que les individus se livrent entre eux. Et dans cette forêt de vies inégales, notre admiration va du simple sabot de la vierge au pin gigantesque. Et la terre serait laide qui se couvrirait uniquement de sabots de la vierge. Laide aussi, toute couverte de pins égaux. Cette inégalité ne va pas sans drames. Des herbes péroissent au pied des érables, parce que ceux-ci leur prennent leur lumière et leur sève; mais on ne saurait faire périr la forêt des érables pour donner la lumière aux brins d'herbe. On peut donner aux faibles toute la sécurité possible; on ne peut sacrifier à cette sécurité les grandes initiatives de l'homme, car ce serait aussi la mort de la liberté, aspiration de toute âme élevée.

Georges Bernanos, dans son admirable livre, *Lettre aux Anglais*, que tous les catholiques véritables devraient lire, n'en déplaît à ses quelques détracteurs canadiens, écrit cette page remarquable: "Les hommes qui prétendent se décharger sur la collectivité de leurs devoirs ou de leurs risques se condamnent à lui abandonner aussi leurs droits. Aujourd'hui même, en face de la plus grande catastrophe de toutes les histoires, vous n'entendez presque jamais ces malheureux dire qu'ils s'efforceraient demain de changer, qu'ils seront meilleurs. Ce n'est pas eux qu'ils rêvent d'améliorer, c'est la Constitution, c'est l'Etat. Ils espèrent enfin trouver une législation miraculeuse qui sera juste et raisonnable à leur place; qui leur permettra de rester ce qu'ils sont, de s'enrichir et de jouir, non seulement sans risques, mais sans remords. Ils continueront de s'enrichir aux dépens des pauvres diables qu'ils auront ruinés. Ils feront des enfants, mais l'Etat paiera la grossesse, paiera l'accouchement, paiera la nourriture, pensionnera le moutard et décorera les géniteurs. Ou bien ils refuseront de faire des enfants, et l'Etat paiera les types pour en faire à leur place. Ils couperont les arbres, tariront les sources, empoisonneront les rivières, mais la Collectivité assumera les frais du reboisement, construira des réservoirs et d'immenses viviers pour la fécondation artificielle du poisson. Bref, ils pratiqueront tous les vices, mais l'Etat les garantira contre les conséquences... Dans ces conditions, il serait aussi difficile d'arrêter l'Etat dans son essor vers la Toute-Puissance que d'arrêter ces lâches dans leur ruée vers la servitude, car ces deux phénomènes, je le répète, n'en font qu'un."

Il n'y a de dignité et d'honneur que dans la liberté bien comprise. Non pas la liberté du mal, mais pour que le bien ait toute la liberté nécessaire, il faut que le scandale arrive parfois. Le jour où la Société aura sacrifié cette liberté pour la sécurité, ce jour-là, il n'y aura plus rien de grand, ni de beau, ni de surhumain parmi nous; il n'y aura que des bestiaux engraisés devant les auges de la bureaucratie. La plus parfaite image du bonheur se présenterait-elle donc dans la vision d'un porc dévotant sa portion quotidienne?

(A suivre)

Jean-Charles HARVEY.

vendu ça le dimanche?

Puis il baissa la voix car il se

les: "Hannibal ad portas" (Hannibal est à nos portes).

ILS MEURENT POUR NOUS!

C'EST POUR EUX QUE NOUS ALLONS ACHETER DES OBLIGATIONS de la VICTOIRE!

CONTRIBUTION A LA CAMPAGNE DU 32me EMPRUNT DE LA VICTOIRE — LA BRASSERIE MOISON LIMITEE

Le Tabac Picobac

IL A BON GOÛT DANS LA PIPE

Sa saveur rend le Picobac populaire auprès des hommes, son délicieux arôme le rend populaire auprès des femmes.

BLAGUE COMMODE POUR LE GOUSSET
BOÎTE MÉTALLIQUE "LOK-TOP"
mise aussi en Boîtes Métalliques pour le Gousset

L'Arôme de Picobac Opère comme un Charme

Président des Etudes
Techniques



M. Léo Charlebois, président de la Société d'Etudes Techniques de Sorel, à qui l'on doit l'initiative des dîners-causeries dont le premier a eu pour conférencier M. Edouard Simard, M. Charlebois, spécialiste en chimie industrielle de l'Ecole Technique de Hull, a été pendant une dizaine d'années, avant son arrivée à Sorel, employé comme chimiste au Ministère fédéral des Mines et Ressources, à Ottawa. Il est aujourd'hui chef des laboratoires de Sorel Industries.

D'accord

Notre confrère "Le Canada" a publié le 22 courant ce qui suit: "Les... patriotes français... en dépit des représailles, organisent le sabotage et continuent leur lutte contre la propagande fasciste, commencent il y a près de dix ans par les Croix de Feu."

Voilà pourquoi nous nous sommes élevés contre la publicité maladroite faite autour du nom d'un des chefs propagandistes Croix de Feu qui, d'après ses propres déclarations, maintes fois renouvelées, n'a "rien renié de ses idées".

Modestie

Notre confrère "Le Canada" a bien voulu emprunter au "Jour" un passage du feuilleton "J'ai l'aim" en le complétant au reste fort heureusement et justement.

Merci à notre confrère d'avoir consenti à cette citation et aussi d'avoir omis d'indiquer sa source exacte. Discretion dont le "Jour" a bénéficié.

LE REGISSEUR DU
RATIONNEMENT

La Commission des Prix et du Commerce vient de nommer M. Howard I. Ross, de Montréal, au poste de régisseur du rationnement. M. Ross travaille depuis quelque temps à l'établissement de plus de 500 bureaux de rationnement par tout le pays. Il succédera, à la fin du mois, à M. Millen, qui doit retourner à ses affaires personnelles à cause de la maladie de son père, M. J. E. Millen, de Montréal.

La Croix-Rouge

Bien peu de sociétés humanitaires, dans le monde entier, ont réussi à coïncider autant que la Croix-Rouge d'innombrables petits sacrifices. C'est que la Croix-Rouge s'appuie sur la loi universelle de charité.

Cela est évident dans ce qu'on est convenu d'appeler le Corps de la Croix-Rouge canadienne. Cet organisme est divisé en trois sections: transports, infirmières auxiliaires, services auxiliaires de l'administration. Il a pour devise trois mots français — *Esprit de corps* — qui expriment la discipline paramilitaire de ces trois unités importantes. Ces bénévoles conduisent camions et automobiles pour les cliniques des donneurs de sang, entre les sections de la Croix-Rouge, entre le dépôt de livres de la Croix-Rouge et certains postes militaires, et pour plusieurs oeuvres connexes.

Les membres de ces sections portent un uniforme qu'elles doivent elles-mêmes acheter, sans que la Croix-Rouge ait à déboursier un sou. Bien entendu, elles ne reçoivent aucune rémunération, sous quelque forme que ce soit. Et avant d'être admises dans ces unités, elles suivent des cours et passent des examens sévères.

Dans notre province, la section des transports compte actuellement 90 membres. Toutes ont appris les premiers soins, la mécanique, la lecture des cartes, etc., tout en étant astreintes à des exercices militaires. Leur uniforme est kaki.

Quant aux infirmières auxiliaires, elles exercent évidemment des fonctions plus en rapport avec l'objet de la Croix-Rouge.

Après des études de premiers soins, d'hygiène, de soins à domicile et d'autres sciences indispensables, elles font un stage dans un hôpital civil; de là, suivant les besoins, elles entrent en service dans les hôpitaux militaires. Leur uniforme est bleu.

Les membres du service auxiliaire de l'administration — dont l'uniforme est gris — reçoivent un entraînement identique afin de pouvoir servir comme infirmières auxiliaires ou secouristes en cas de bombardement ou autre sinistre.

Personne n'a le droit de mépriser ou de combattre une société comme la Croix-Rouge, qui depuis de nombreuses années a concentré toutes ses énergies, dans le monde entier, au soulagement des souffrances. Pas plus que les autres créations humaines, la Croix-Rouge n'est parfaite; mais que l'on comprenne bien ceci: la Croix-Rouge est la première société, dans l'histoire de l'humanité, qui ait su imposer la neutralité des services médicaux, et un traitement équitable aux prisonniers de guerre.

Ses oeuvres du temps de paix ne sont pas moins glorieuses. Devant ses réalisations merveilleuses, comment pourrait-on lui faire grief de vouloir se placer sérieusement au-dessus des frontières étroites du particularisme? Faire le bien — *Inter arma caritas* — voilà ce que la Croix-Rouge réalise noblement, avec la pleine conscience de ses imperfections, et aussi de ses mérites. Travaillons donc avec la Croix-Rouge: nous y affirmerons ainsi un esprit chrétien dégagé de tout fanatisme et de toute mesquinerie. Travaillons avec désintéressement. Il suffit de s'adresser à la section locale ou à la Maison de la Croix-Rouge, 770 rue St-Antoine, à Montréal.

RELEVÉ DES LOGIS ET DES
CHAMBRES DISPONIBLES

On a annoncé la semaine dernière, à Ottawa, de quelle façon se fera le relevé des chambres et des logis disponibles dans les centres surpeuplés.

"La tâche de trouver un logement à ceux qui n'en ont pas revient tout naturellement aux femmes" dit Mme Byrne Sanders, directrice du Service des Consommateurs, conjointement avec Mme René de la Durantaye. "C'est pourquoi nous avons confié ce travail à nos comités consultatifs régionaux féminins". "Trouver un logement pour tous nos ouvriers c'est une nécessité de guerre et pour cela nous avons besoin de l'appui entier du public et de tous les moyens dont nous disposons déjà". conclut Mme de la Durantaye.

Réception à Sorel



M. Auguste Balthazar, ministre du Travail de Belgique, actuellement chargé de mission par son Gouvernement auprès du Bureau International du Travail à Montréal, a visité la semaine dernière les industries de Sorel, accompagné du directeur du JOUR, A. Sorel, il a été admirablement reçu par M. Ludger Simard, directeur-gérant de Marine Industries, par MM. Henri Olivier, secrétaire de M. Edouard Simard, ce dernier étant retenu, Henri Gendron, gérant du personnel à Marine Industries, Jean Kempnich, chef-ingénieur assistant à Sorel Industries, Marcel-Ernest Gasselin, surintendant du canon naval à ce dernier établissement, Eugène Gendron, un des meilleurs techniciens de Marine Industries. Le lieutenant de police Alphé Ritchot avait improvisé un service d'ordre impeccable.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un reportage complet de cette visite, et Monsieur le ministre Balthazar lui-même dira aux lecteurs du JOUR les sentiments de reconnaissance qu'il en a rapportés.

On reconnaîtra sur la photographie ci-dessus, de gauche à droite au premier rang: M. Olivier, M. Estienne, J.-Ch. Harvey, Son Excellence le ministre Balthazar et M. Gasselin; à l'arrière: Ch. Hamel et M. Kempnich.

La Tribune
du Lecteur

Monsieur,

Dans le dernier numéro du "Newsweek", il est fait mention des changements survenus dans le cabinet fédéral. Ceci est très bien, mais ce qui est moins intéressant, c'est que l'on attribue la nomination du général LaFlèche au besoin qu'il y aurait de combattre l'isolationnisme croissant des Canadiens français. Qu'il y ait de l'isolationnisme ici, c'est vrai. Que cet isolationnisme aille croissant, j'en doute. Mais il est certain que le "Bloc Populaire et Citoyen" est pour quelque chose dans le fait que cet article mentionne cet isolationnisme; il ne faut pas non plus oublier le "Devoir" et ses acolytes.

Quand on sait que l'isolationnisme dans Québec se trouve chez un très petit groupe bien tapageur, c'est dégoûtant de voir quel dommage ce dit groupe peut nous causer dans le domaine international où nous devons tôt ou tard jouer un rôle prépondérant.

Si nos compatriotes pouvaient oublier une fois pour toutes que notre pays n'est pas Québec, mais le Canada, toutes les autres questions se résoudreaient facilement.

Monsieur, je suis un lecteur enthousiaste de votre journal et j'approuve votre ténacité par ce temps de guerre. Continuez dans cette voie!

J. L.

GRANDE-BRETAGNE

Les Anglais sont généreux LONDRES. — Le Chancelier de l'Echiquier a annoncé qu'en dépit des taxes formidables, les Anglais ont fait cadeau à l'Etat, depuis le début de la guerre, de sommes totalisant vingt millions de livres sterling, soit environ 90 millions de dollars.

Poste de confiance
à M. Victor George



Le ministre de la Défense nationale, l'hon. J.-L. Ralston, vient d'annoncer la nomination de M. VICTOR GEORGE, président et directeur-gérant de la Whitehall Broadcasting, Limited, de Montréal, au poste d'administrateur général de la "Troupe de l'Armée", dont il fut question dans un communiqué antérieur. Victor George, qui est un vétéran de la radiophonie au Canada, fit ses débuts dans ce domaine il y a dix-neuf ans à Ottawa, sa ville natale. Après avoir été à l'emploi du réseau radiophonique du Canadian National, il fut pendant quatre ans gérant du poste CBF à Montréal et fonda par la suite la Whitehall Broadcasting qu'il dirige depuis sept ans. Il est un pionnier dans les réalisations compliquées des radiodiffusions transcontinentales et internationales.



Quand Madeleine Carroll, jolie étoile Paramount, posa ces questions au Président d'un Comité de l'Emprunt de la Victoire, celui-ci obtint un résultat de 85%. Essayez vous-même. Marquez cinq pour chaque réponse exacte. Les réponses sont imprimées à l'envers dans le coin à droite. Si vous obtenez 75% ou plus, achetez-vous une obligation de \$100.00 comme cadeau — sinon, achetez-en une quand même — vous en serez content quand la guerre sera finie!

MADELEINE CARROLL
vous pose 20 questions...

Madeleine Carroll, qui fut l'étoile du programme inaugural de l'Emprunt de la Victoire sur le Réseau National de Radio-Canada, fut aussi la vedette de "North-West Mounted Police" et des millions de Canadiens se rappellent le rôle magnifique qu'elle joua dans ce film. "J'étais fière d'aider le Canada dans son Troisième Emprunt de la Victoire," dit Mlle Carroll. "Je sais que les Canadiens de l'arrière soutiendront les braves gars d'outre-mer en faisant tout en leur pouvoir pour que l'emprunt soit couronné de succès."

1. Quel est le grade des vedettes de Hollywood dont les noms suivent, et à quel service appartiennent-ils: Clark Gable, Robert Montgomery, Jimmy Stewart et Douglas Fairbanks Jr.?
2. Combien de temps faut-il à un avion de bombardement pour voler de Toronto à Berlin... ou vice versa?
3. Quand et où des billets de banque furent-ils employés comme étiquettes pour des bouteilles de bière?
4. Quel intérêt votre argent vous rapporte-t-il quand vous le prêtez au Gouvernement canadien?
5. En quoi consiste le club de dix pour cent et combien d'étoiles de Hollywood en sont membres?
6. Quel fut le plus grand nombre d'avions allemands descendus en une journée pendant la bataille de la Grande-Bretagne — 93, 122, 140, 185, 247?
7. Quelle est la crête où les Canadiens se sont rendus célèbres pendant la première guerre mondiale?

8. Quelle est la garantie qui est à l'appui de l'Emprunt de la Victoire?
9. Vous avez tous vu le film intitulé "Mrs. Miniver"... Quel rôle y joua Dame May Whitty?
10. Quels sont les noms des fabricants des avions suivants: Spitfire, Catalina, Lancaster, Tomahawk, Hurricane?
11. Certains officiers de la Marine ont un galon rouge entre les galons dorés de leurs manches. Qu'est-ce que cela indique?
12. Où le film "North-West Mounted Police" fut-il projeté pour la première fois?
13. Quelle proportion du revenu national du Canada l'emprunt actuel représente-t-il?
14. Combien de divisions allemandes prirent part à la bataille de la France?
15. Combien y a-t-il de Canadiens en Service Actif?
16. Combien de gallons d'essence faut-il pour l'entraînement d'un pilote d'avion de combat d'après le Commonwealth Air Training Plan?
17. Le grade de Maréchal est le plus haut dans l'Armée Britannique. Le Gouverneur Général du Canada possède ce grade qui appartient aussi à un homme d'état d'un autre Dominion. Qui est-il?
18. Quel est l'aviateur des Nations Unies dont le nom veut dire le contraire de ses actes?
19. "Nous savons que les sacrifices des Canadiens de l'arrière nous aideront dans la lutte qui s'annonce." Qui a dit cela, et quand?
20. Quel sera le montant de votre placement dans la Victoire?

Voici les réponses aux questions posées par Madeleine Carroll. Rappelez-vous, que vous gagniez ou non, vous achetez une obligation de \$100.00 de plus quand vous connaissez votre résultat!

1. Jimmy Stewart est lieutenant dans l'Armée, Clark Gable est capitaine dans l'Armée, Robert Montgomery est capitaine dans l'Armée, Douglas Fairbanks Jr. est lieutenant dans l'Armée.
2. La traversée d'un avion de bombardement prend 16 heures — la distance est de 3 000 milles.
3. A l'heure, après la dernière guerre, l'Armée canadienne a acheté 100 millions de livres sterling pour acheter des avions de combat.
4. Votre argent vous rapporte de 1 1/2 % à 3 % d'intérêt. En achetant des obligations de la Victoire, vous pouvez empêcher cela au Canada.
5. Tous les avions de la Victoire sont engagés à placer 10 % de leurs bénéfices dans l'achat de matériel de guerre.
6. 185 avions allemands furent descendus pendant la bataille de la Grande-Bretagne.
7. La crête de Vimy.
8. Le grade de Maréchal est le plus haut dans l'Armée Britannique.
9. Le grade de Maréchal est le plus haut dans l'Armée Britannique.
10. Le grade de Maréchal est le plus haut dans l'Armée Britannique.
11. Certains officiers de la Marine ont un galon rouge entre les galons dorés de leurs manches. Qu'est-ce que cela indique?
12. Où le film "North-West Mounted Police" fut-il projeté pour la première fois?
13. Quelle proportion du revenu national du Canada l'emprunt actuel représente-t-il?
14. Combien de divisions allemandes prirent part à la bataille de la France?
15. Combien y a-t-il de Canadiens en Service Actif?
16. Combien de gallons d'essence faut-il pour l'entraînement d'un pilote d'avion de combat d'après le Commonwealth Air Training Plan?
17. Le grade de Maréchal est le plus haut dans l'Armée Britannique.
18. Quel est l'aviateur des Nations Unies dont le nom veut dire le contraire de ses actes?
19. "Nous savons que les sacrifices des Canadiens de l'arrière nous aideront dans la lutte qui s'annonce." Qui a dit cela, et quand?
20. Quel sera le montant de votre placement dans la Victoire?

Plus rien n'importe, sauf la Victoire! Achetez des Obligations de la Victoire — Nouvelle Emission

CETTE ANNONCE EST PUBLIÉE PAR JOHN LABATT LIMITED

LOUIS LE FRANÇOIS

J'AI FAIM...!

JOURNAL D'UN FRANÇAIS EN FRANCE DEPUIS L'ARMISTICE

(Suite de la semaine dernière)

4 janvier —

Le froid. Au restaurant, de la viande frigorifiée, encore plus mauvaise que d'habitude.

Aperçu chez un libraire un petit guide de Louveciennes. Renseignements historiques et touristiques. Le tout rédigé en allemand et suivi d'un petit dictionnaire allemand-français des termes appropriés. Nos hôtes feraient-ils à présent du tourisme?

L. est passé me voir. Moi : — Alors, avez-vous demandé votre visa de sortie pour le Portugal? — Je l'ai demandé, mais j'ai suivi le conseil du jeune homme qui nous avait reçus l'autre jour. Au lieu du Portugal, j'ai indiqué les Etats-Unis.

Il m'a raconté quelques détails de la vie à Paris sous les Nazis. La tombe de Heinrich Heine, au cimetière Montmartre, est très bien entretenue et ne manque jamais de fleurs fraîches. De même, des ombres anonymes visitent le Père-Lachaise à la tombée du soir et déposent de petits bouquets de fleurs au Mur des Fédérés.

5 janvier —

Le dixième anniversaire de la mort de Joffre. Lui aussi, était un maréchal!

Avec ou sans gants, j'ai des engelures.

6 janvier —

Bergson est mort à Paris. Les articles des journaux respirent la tristesse et l'affliction. Aucun ne mentionne que le grand philosophe était juif.

La vente des chaussures est rationnée. Les mairies distribuent des bons d'achat sur demande écrite des consommateurs.

Au printemps, nous nous promènerons pieds nus. Ou bien nous ne nous promènerons pas du tout. A quoi bon?

Deux clochards ont été ramassés dans les rues de Marseille. L'un près de la Joliette, et l'autre sur le Vieux-Port. Ils étaient morts de froid.

La police de Toulon a découvert une imprimerie clandestine. Deux arrestations.

7 janvier —

A l'époque de la «drôle de guerre», le gouvernement avait fait apposer des affiches dont la légende disait: «Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts». Un an s'est écoulé. A présent, le Secours National lance un nouveau slogan: «Nous donnerons car ils sont les moins forts». Les «nous» d'il y a un an sont devenus les «ils» d'aujourd'hui.

Il y a si peu de nouvelles drôles en ce moment qu'on est reconnaissant pour le moindre grain d'humour. Le «grand» couturier Lucien Lelong, nommé chef du Comité du Vêtement, a décidé qu'aucune maison de couture ne pourrait composer de collection de printemps de plus de soixante-quinze modèles. Les collections d'été sont limitées à vingt-cinq modèles. Quant aux maisons spécialisées dans les vêtements de sport, c'est trente modèles au maximum. Mon Dieu, que va faire la duchesse!

Mes doigts sont couverts d'engelures et se refusent à tenir la plume.

8 janvier —

L'Amiral Byrd devait avoir bien chaud dans sa Petite Amérique. Je parle qu'il n'avait jamais faim.

Petite France...

9 janvier —

Quatre jeunes ouvriers, dont deux qualifiés, ont été arrêtés à Nice pour vagabondage. Ils avaient commis trois crimes contre la société: ils n'avaient pas de travail, ni d'argent, ni de domicile.

Je me demande si la prison de Nice est chauffée?

Mon logeur ouvre la porte de ma chambre, me fait un signe mystérieux. — Vous avez une minute? Je descends à sa suite à la cave. Il s'arrête dans un coin obscur. «Vous voyez? Deux grandes caisses en bois. Il en prend une, je me charge de l'autre. — La concierge est sortie, murmure-t-il, et nous remontons sur la pointe des pieds, silencieux comme deux voleurs. Une porte peut s'ouvrir d'un moment à l'autre, et un voisin apparaître. Rentrés, enfin!

La logeuse nous a ouvert la porte et l'a refermée précipitamment. Tous les trois, nous nous rendons à la cuisine. Un marteau fera l'affaire. En quelques instants, les deux caisses ont disparu, et à leur place se dresse un tas bien ordonné de planches.

Comme c'est curieux! Me voilà devenu apprenti voleur, et je suis aussi calme que toujours; je ne ressens même pas l'ombre d'un remords.

Alors que je rentre chez moi le soir, ma logeuse me dit: «Nous vous avons attendu.» Son mari est en train de disposer les planches dans la cheminée. Rien ne brûle plus joyeusement, d'une manière plus engageante, que du bois sec. Des fontaines d'étincelles jaillissent avec un bruit de mitrailleuse. La chaleur est intenable. Nous en jouissons en silence, la dame assise au milieu et flanquée de ses deux complices.

11 janvier —

Notre existence primitive crée de nouveaux rapports entre les hommes. Certains deviennent irascibles, soupçonneux: ils considèrent tous les autres comme des concurrents éventuels dans la lutte pour l'existence. D'autres se rapprochent davantage. Il s'est formé, par exemple, une atmosphère de complicité entre mon logeur et moi, depuis notre expédition à la cave. Sa femme m'a même donné aujourd'hui un chiffon propre pour panser mes engelures.

Monté chez les W. que je n'avais pas vus depuis longtemps: j'avais peur qu'il n'eût été de nouveau arrêté. Je suis tombé au milieu d'une fête: ils célébraient le cinquième anniversaire du plus jeune de leurs garçons. Il y avait quelques invités, des réfugiés allemands, eux aussi.

Le petit, rayonnant, me mena vers la table où ses parents et les amis avaient disposé les cadeaux. Une minuscule auto, un petit chandail usé et repris, une paire de chaussures, deux mandarines, des billes, des dattes, un modèle de canot à moteur, taillé à la main, et, au milieu, une tablette de chocolat. J'ai dûment admiré le tout. — Maintenant que tu as une voiture et un bateau, tu peux voyager. Le petit, qui est né en France et parle seulement le français, s'est écrié: — Je peux même aller en Amérique! J'emène Willy (son frère) en auto jusqu'à Lisbonne, et là, nous

prenons mon bateau. — Et tes parents? — Je les emmène aussi, décida-t-il, magnanime.

Passé la soirée au C..., avec M. l'ex-éditeur, chercheur des dents en or. Il a l'air de connaître tout le monde, et surtout ceux qui essaient de se débrouiller malgré la dureté des temps. Mon attention fut attirée par un petit groupe de jeunes gens d'une élégance voyante, attablés autour de nombreux verres de porto. Au lieu de rire et de bavarder, comme on aurait pu s'y attendre, ils se livraient à une opération mystérieuse. Sortant de leurs poches de petits sachets, ils les vidaient dans les soucoupes de leurs consommations et en examinaient le contenu. En tendant le cou j'ai cru reconnaître du riz et de la semoule.

Mon ami, obligeant et bavard comme toujours, me raconta aussitôt qu'il s'agissait de fils de bonnes familles — il y avait parmi eux un nom de l'armorial de France — qui ne se livraient à rien moins qu'à des opérations du marché noir.

Ils se réunissent au Cintra presque tout les soirs, et tout le monde est au courant.

13 janvier —

La petite madame de J. trotte dans la rue Saint-Ferréol en portant un énorme paquet. Je lui propose de l'aider. — Ce n'est pas lourd, dit-elle en souriant, mais c'est encombrant. — Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? — Vous promettez de ne le répéter à personne? — Je le jure. — Vous savez qu'on ne vend plus de chaussures sans bons d'achat? — J'y suis! Vous avez séduit un vendeur et... — Vous n'y êtes pas du tout! Certaines chaussures continuent à se vendre librement. Les sabots, par exemple. — Nous aurons donc bientôt le plaisir de nous persuader que vous n'êtes pas si vilaine avec vos sabots? — Pas encore. N'oubliez pas que je ne suis qu'une faible femme. Les souliers du soir, or et argent, ne sont pas rationnés pour le moment. Je m'en suis achetée six paires. — Pourquoi faire? — Eh bien, j'ai chanté tout mon soûl. Je vais danser maintenant.

Ma logeuse passe la tête à travers la porte entrebâillée? — Un monsieur pour vous voir. Un cheminot, une valise à la main. J'aurais dû me douter tout de suite qu'il venait de la part de René. Ce brave vieux! Il a dû fouiller dans toutes mes armoires pour remplir la valise. Je ne me savais pas si riche. Un complet, très convenable, une paire de souliers que je pourrai faire ressembler, quatre chemises (dont la bleue, ma préférée), cinq paires de chaussettes, des pantoufles, des caleçons, des mouchoirs. Lorsque j'ai ouvert la valise, je me suis senti l'âme d'un chercheur d'or qui aperçoit une pépite grosse comme un poing. A présent que je me suis calmé, je peux écrire «un complet convenable» et «des chaussures à ressembler», et me souvenir même que seule, la mobilisation m'avait empêché de les jeter aux ordures. Au premier moment, c'était «un complet divin», «des souliers sublimes».

Le cheminot venait de Paris. Il n'a pas pu me donner l'adresse de René, mais m'a assuré qu'il allait bien et ne manquait de rien. Je crains de l'avoir laissé partir un peu trop vite: il me brûlait de revoir mes trésors en tête-à-tête.

Dans la rue, dans les maisons, une humanité toussante, enrhumée, crachante, fiévreuse, grippée. Les visiteurs gardent leur par-dessus, et lorsqu'une connaissance particulièrement polie enlève son gant avant de vous serrer la main, on aperçoit aux cinq doigts les plaques rouges et les crevasses des engelures. Les journaux et les devantures des pharmacies sont noirs de conseil et d'appels aux malades. «Vous qui toussiez!» «Chassez le rhume de cerveau!» «La grippe vous guette!» Et de nous offrir des pilules, des comprimés, des élixirs, des sirops. Comme si nous n'avions pas besoin tout simplement d'une bonne bûche dans la cheminée et d'un gros bifteck dans le ventre.

Il n'y a rien au monde — ni bravoure, ni attachement, ni morale, rien! — qui puisse résister indéfiniment à la faim combinée avec le froid.

14 janvier —

Rencontré G. mon dentiste parisien. Effusions. Je lui demande: — Alors, toujours arracheur de dents? — Mais non! Vous avez devant vous un négociant en métaux précieux. — Vous trafiquez? — Qui vous a dit que je trafiquais? Je me livre à une occupation tout ce qu'il y a de plus légitime. Les journaux en ont même parlé récemment. — Parlé de vous? — Non, de la profession qu'exercent actuellement les maîtres de l'odontologie française.

Il me raconte qu'à présent, les clients sont tenus à fournir l'or dont on leur cuirasse la denture. — On m'apporte des chaînes de montre, des boucles d'oreille, des alliances que j'échange contre de l'or pur. — Et si un patient n'a rien à vous offrir? — En principe, je peux remplir un questionnaire détaillé que je remets à la Banque de France. Si la réponse est favorable, je touche, au bout de six à huit semaines, la quantité d'or nécessaire. Mais en pratique, ça se passe autrement. Les patients qui manquent de «souvenirs» précieux, s'en procurent sur le marché noir.

Je le consulte au sujet de mes engelures. «Rien à faire», dit-il. «Manque de vitamines, mon vieux.»

15 janvier —

Ma situation financière commence à me préoccuper. N'était-ce le froid et mon apathie totale, je me mettrais à la recherche du travail sans perdre un jour.

Nouvelle visite de L. — Ça y est, je pars. — Vous avez obtenu votre visa de sortie? — Non, ils me l'ont refusé. Je pars quand-même. — Sans visa? — Je vais d'abord à... Là, on m'aidera à franchir la frontière espagnole. Nous nous sommes souhaité bonne chance. Encore une connaissance d'avant-guerre qui s'en va. Bientôt, je serai tout à fait seul.

16 janvier —

Cela fait une semaine que je n'ai pas ouvert un journal. Je n'ai pas senti la différence. Je ne saurais pas qui encore a trahi, qui encore a été arrêté. Et puis? De toute façon, les journaux ne disent pas la vérité. Dans le domaine de l'information aussi bien qu'aux cabinets, ils ne sont plus que de mauvais ersatz.

Je m'étais réjoui trop tôt en recevant la valise avec mes effets. Je suis allé aujourd'hui pour me faire délivrer un bon de chaussures. — Combien en avez-vous, monsieur? — Deux vieilles paires. — Deux? — Elles sont toutes trouées. Voyez celles que j'ai aux pieds. — Ça ne fait rien, monsieur. Vous n'avez pas droit à un bon d'achat. — Comment ça? — Puisque vous avez deux vieilles paires, vous pouvez en faire réparer une. — Mais... — Je regrette. Les ordres sont formels.

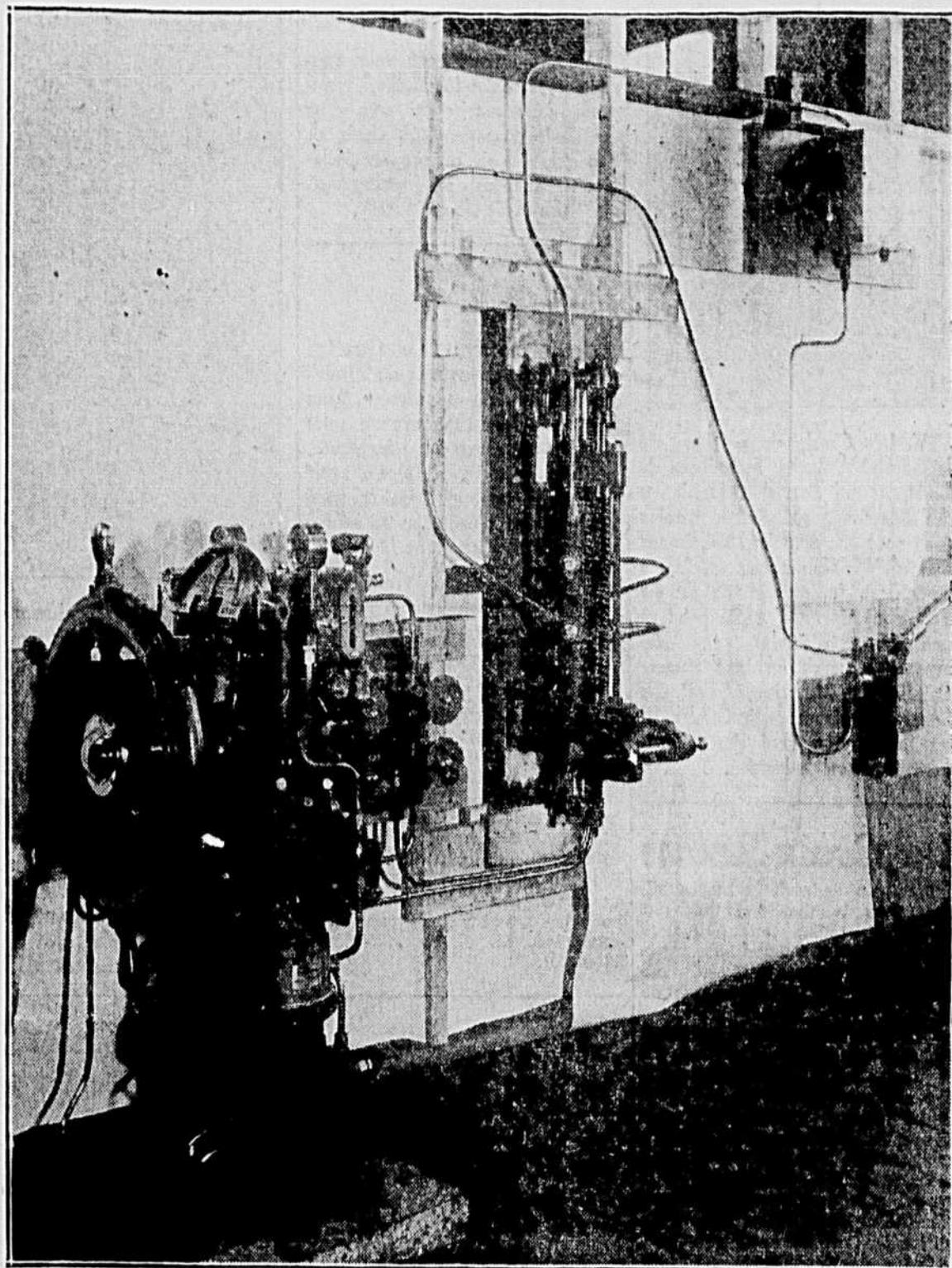
Mes doigts se refusent tout bonnement à guérir. J'ai des crevasses à chaque articulation. Elles se dessèchent un peu la nuit, et se recouvrent au matin d'une mince croûte. Dès que je commence à me déplacer et à faire des choses, elles se rouvrent, et il s'en échappe un liquide jaunâtre et transparent. L'eau, glaciale, n'est pas faite non plus pour arranger les choses, mais il faut bien que je me débarbouille, malgré les crevasses.

(A suivre la semaine prochaine)

«J'ai faim» est publié par LE JOUR avec l'autorisation de la Maison Bernard Valiquette, éditeur du volume.

LA STÉ OTTAWA CAR

fabrique maintenant le servo-moteur de gouvernail Donkin



La première transmission de barre hydraulique fabriquée au Canada vient d'être usinée à Ottawa par la Sté Ottawa Car and Aircraft, Limited. Ce télémoteur, ou commande à distance, fait partie du mécanisme de manoeuvre d'un vaisseau et ces dispositifs, fabriqués par la Sté Ottawa Car d'après les plans et devis de Donkin et Cie, de Newcastle (Angleterre), seront utilisés dans divers navires de la marine.

Il a fallu aplanir nombre de difficultés d'ordre technique avant d'entreprendre la fabrication de ce télémoteur. On a dû d'abord reviser les plans d'origine pour qu'ils fussent conformes aux standards américains (la production ne pouvant commencer avant une refonte complète des plans) et la rareté de l'étain a entraîné l'emploi de bronze siliceux dans les pièces coulées. Plusieurs de ces pièces sont extrêmement compliquées et la détermination précise de leur jet de coulée a nécessité d'innombrables expérimentations. Toutes les pièces sont fabriquées à la fonderie de la Sté Ottawa Car and Aircraft, et celles qui fonctionnent sous pression sont soumises à une épreuve de 2,000 livres par pouce carré.

En peu de mots, le télémoteur Donkin consiste en deux dispositifs principaux: un communicateur et un récepteur. La roue du gouvernail, montée sur le communicateur, est en prise avec deux béliers, ou pistons plongeurs, qui jouent dans les cylindres raccordés par une tuyauterie de cuivre à des cylindres et un piston correspondants, montés dans le récepteur. C'est la force hydraulique qui transmet directement l'action du communicateur au récepteur, et de là aux commandes du servo-moteur du gouvernail.

On pourrait décrire la structure tout entière du communicateur en disant qu'elle consiste en un certain nombre de pièces coulées. Les organes principaux, y compris les cylindres, sont en bronze siliceux; les pistons qui jouent dans les cylindres sont en bronze manganésé. Une intéressante caractéristique du communicateur est son conduit de dérivation externe qui maintient automatiquement l'équilibre des béliers quand la roue traverse la position dite de demi-couple au maître. Monté dans le communicateur, un réservoir compensateur permet au liquide, au cas de pression hydraulique excessive dans le système, de s'échapper par une soupape de décompression et, en outre, remplace automatiquement toutes pertes de liquide.

Le communicateur est raccordé au récepteur par des tuyaux de cuivre de gros calibre, étiré sans fente. Cette tuyauterie est fournie en double, un des dispositifs étant installé à bâbord et l'autre à tribord; des soupapes permettent d'utiliser l'un ou l'autre à volonté. Le liquide du système hydraulique est un mélange d'eau et de glycérine.

Avant son expédition de l'usine de la Sté Ottawa Car and Aircraft, l'appareil complet est raccordé et soumis pendant une heure à une pression hydraulique de 1,000 livres au pouce carré.

PROPAGANDE

Nous sommes très heureux de publier la lettre suivante venue de Londres, Canadian Broadcasting Corporation.

Cher M. Harvey,

Dans votre numéro du cinq septembre, qui m'est arrivé à Londres aujourd'hui — ce qui n'est vraiment pas si mal — je lis, sous le titre «Propagande», le petit écho suivant:

Radio-Berlin a froidement annoncé que les soldats canadiens-français étaient allés se battre à Dieppe «contre leur gré».

Et sur ce canevas il y eut la broderie que l'on imagine. Quel poste ici a répondu à cette perfidie?

La question est directement et poliment posée; permettez-moi d'y répondre, du moins en partie.

Je ne sais évidemment pas ce que les postes de radio du Canada ont diffusé sur le raid de Dieppe, mais je sais, mieux que personne, ce qui a été dit de Londres et reproduit par le réseau français de Radio-Canada; et je crois pouvoir dire que, pendant les quinze jours qui ont suivi le raid sur Dieppe, avec l'intelligent concours de mes bons camarades Placide Labelle et Marcel Beauregard, je me suis efforcé, non seulement d'étaler fidèlement les faits, mais encore de recréer, pour nos auditeurs canadiens, l'atmosphère d'héroïsme qui régnait, au soir même du raid, au

milieu de la poignée de Fusiliers Mont-Royal revenus de la grande aventure.

Quant à la propagande de Radio-Berlin et de Radio-Paris-Boche, il ne se passe guère de semaine sans que je m'efforce dans «Cette Semaine à Londres» d'en démolir les effets.

Il est possible que personne, chez vous, ne se donne la peine d'écouter les émissions de Londres; il est possible également que ma voix se perde dans un désert, mais je ne crois pas qu'on puisse reprocher à l'unité d'outre-mer de Radio-Canada de montrer de la tricherie ou de la timidité. Combattre le Boche et tous ceux qui le servent, telle est la ligne de conduite dont personne ne me fera dévier. Je crois que c'est aussi la vôtre et je sais, par la liberté qu'on m'accorde, que c'est également celle de Radio-Canada.

Veillez croire, cher M. Harvey, à mes sentiments les meilleurs.

Signé: Edouard BAUDRY,
Chef du Service Français
Unité d'Outre-mer

Radio-Canada
Londres.

Avant
le Dîner.

SERVEZ À VOS HÔTES DU

Sherry

SEC

SUD-

AFRICAIN

(35% esprit de preuve)

26 onces . . . 95¢

BRANDY (78% esprit de preuve)		
10 onces . . .	\$1.15	
26 onces . . .	\$2.80	
40 onces . . .	\$4.20	
PAARL TAWNY (Porto) (34% esprit de preuve)		
26 onces . . .	90¢	

Le Vrai
Chez-Soi
Service
irréprochable
HÔTEL ST. RÉGIS
392, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135 TORONTO
en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est donné par les présentes que ZINA SARAH FLETCHER, de la cité de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, HYMAN TANNENBAUM, vendeur, de la dite cité de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce sixième jour d'octobre 1942.

MEDELSON & FREEMAN,
Procureurs de la Requérante,
132, rue St-Jacques, Québec,
Montréal.

DÉFENSE DE JE LAVE MON LINGE SALE

— Suite de la première page —

mais que dire alors du corps admirable des fonctionnaires de tous ordres qui constituaient l'ossature et la substance de l'ancien régime ?

Dans quel pays vit-on jamais plus d'honnêteté traditionnelle ? Les fonctionnaires français qui se trouvaient parmi les plus incorruptibles ; les scandales financiers (Hanau, Oustric, Stavisky) qui ont sali l'entre-deux-guerres, et qui trouvaient largement leur équivalent sous tous les régimes et dans tous les pays, parent à peine les éclaboussures. A part quelques brebis galeuses, le corps resta magnifiquement sain et ces scandales n'eurent de répercussions graves que par l'utilisation qu'en firent, contre la République, les ennemis du régime.

En particulier la justice, à qui l'on peut reprocher sa lenteur (dont le remède était facile à trouver, et commençait déjà à être appliqué dès 1937) montra, à tout moment, un personnel impeccable : Magistrats qui venaient au Palais de Justice à pied pour éviter les frais des moyens de transport, avec vos poudres râpées et vos cols de celluloid, j'ai bien le droit de vous rendre un hommage : Jamais l'un d'entre vous n'accepta par une compromission ou une lâcheté de tirer un profit matériel de sa charge !

Au procès de Riom vous avez montré que, dans la ruine générale du Droit et de la Justice, vous aviez su conserver intactes vos consciences ; faute de pouvoir mieux faire, vous avez tout au moins laissé parler sans entraves les héros accusés : Vous n'avez pas étouffé, malgré des pressions terribles, la voix du courage et de la vérité, et ces voix étaient telles qu'il leur suffisait d'être entendues pour triompher.

Et nous avons appris alors pourquoi la République française n'était pas responsable de la défaite de ses armées.

Ceux, en effet, qui liront ces déclarations émouvantes — si l'on veut bien toutefois se décider à les publier — y verront qu'au moment de l'entrée en guerre, les fabrications militaires étaient en avance et non pas en retard sur le programme de l'Etat-major ; que les fameuses grèves de 1936, beaucoup moins importantes qu'on a voulu le faire croire, n'ont retardé les fabrications pour toute la France que de 2 ou 3 jours de travail, et pour un matériel qui aurait déjà été démodé au moment des hostilités ; que l'armée, son genre ou son absence de motorisation, sa composition et sa tactique, était l'oeuvre et la chose du Conseil Supérieur de la Guerre, c.à.d. pendant 20 ans, de Pétain et de Weygand — les plus sûrs ennemis du régime.

La faute de la République française, celle qu'elle expie en ce moment, c'est d'avoir été trop bonne, trop confiante. Les reproches que l'on peut adresser à son expression de 1936, le Front Populaire, c'est, alors qu'il réalisait le réarmement de la France, de n'avoir pas éliminé les traîtres en puissance qui préféraient la défaite de la France au triomphe de la République, et s'approprièrent déjà à profiter du désastre qu'ils avaient provoqué... C'est aussi, alors qu'il venait de réaliser, sans verser une goutte de sang, une révolution sociale à ce point nécessaire que le gouvernement de Vichy lui-même ne peut s'en affranchir, de n'avoir pas frappé durement ceux qui, pour conserver leurs odieux privilèges, entravaient de toute leur mauvaise foi la marche de la République vers la justice et le progrès.

C'est le seul reproche qu'elle mérite, notre Troisième République — c'est le seul qu'on ne lui adresse pas.

Mais rien ne peut nous faire oublier qu'après les périodes douloureuses de 1934 et 1935, où la réaction agressive et armée avait pris sous Doumergue, Pierre Laval et Flandin, un avantage obtenu par la sédition, sans le peuple et contre le peuple, nous avons connu, jusqu'à Munich tout au moins, de bien nobles années.

La vie économique avait repris en France : La bourgeoisie dont les affaires "marchaient" à nouveau, retrouva le chemin des hôtels de luxe que la politique de restriction de Pierre Laval l'avait forcée à abandonner ; pour la première fois ses vacances étaient parcourues par le peuple. Nos arts, notre littérature, reparaissaient toujours sur le monde. Nos savants, pour la première fois encouragés par le gouvernement, étaient bien souvent envies. Notre Université était incomparable, et l'Exposition de 1937, dont on affecta de ne voir que le retard, pourtant inférieur à celui de l'Exposition coloniale, de l'Exposition des arts décoratifs, de l'Exposition universelle de 1900 et des précédentes, témoignait devant le monde entier de la grâce, du charme, de la force et de la continuité du génie français.

Certes, tout n'allait pas bien ! Mais où tout va-t-il bien ? Où tout allait-il bien ?

Dans la République renouée qu'on nous promet, les cadres de l'ancienne, qui sont aujourd'hui les cadres de la résistance, retrouveront leur juste et grande place ; l'idéal, nous le chercherons chez ceux de 1792 qui fondèrent la République tout en chassant l'ennemi du territoire, comme veut le faire aujourd'hui, et nous avec lui, le général de Gaulle.

C'est pourquoi j'ai tenu, m'étonnant seulement d'être seul à le faire, à mettre quelques fleurs sur la tombe de cette grande figure, assassinée, comme dit André Philip, par son abominable ennemi, trahie par ses enfants les plus comblés et insultée par des ingrats : La troisième République française.

MILES, N.-Y., Octobre 1942

P.S.—Je ne me consolerai jamais de n'avoir pu inspirer à Monsieur de Kérillis que le plus faible de ses articles.

Rien n'y manque des procédés déplorables dans la mauvaise presse d'avant-guerre usait à l'égard de Monsieur de Kérillis lui-même, lorsqu'il faisait sa besogne courageuse et française d'après septembre 1933 : Son deuxième article, publié 8 jours avant le sien, est ignoré, le premier est totalement déformé par des citations spécieusement tronquées de sorte que l'on ne peut plus reconnaître ni ma pensée ni mes écrits.

Alors que j'avais manifesté la méfiance qu'inspirait à tous ceux qui depuis 2 ans collaboraient, Monsieur de Kérillis, à qui je n'eusse pas songé à en demander tant, les intègre à la droite française, qui ne lui en saura pas gré.

Qu'il me suffise de lui dire que le jeune et héroïque Etienne d'Orves qui, lui, n'a jamais collaboré, et parce qu'il n'a jamais collaboré, eût été, quelles que soient ses origines politiques, accueilli dans nos rangs sans discussion, et qu'il aurait certainement pensé, comme nous le faisons tous, que servir la France au danger est un honneur qu'il faut mériter et non pas une punition qu'il faut subir.

Mais là où le ton de Monsieur de Kérillis n'est ni compréhensible, ni admissible, c'est lorsqu'il traite ceux qui l'entourent, parce qu'il a un avis différent du sein, d'agents provocateurs et de 5ième colonnistes.

Si ces procédés sont ceux d'un journaliste autorisé et expérimenté, je bénis mon inexpérience : Je ne vois autour de moi, dans la seule association de Français Libres et d'Américains amis que reconnait et patronne le Général de Gaulle, que de bons Français ou amis de la France, dépensant, sans compter, pour leur bonne cause, leur temps, leur peu d'argent et leur peine ; quand Monsieur de Kérillis, resté volontairement en dehors de toutes les associations de gaullistes, les attaque de pareille manière, il fait plus qu'un mauvais article, il commet une mauvaise action.

Mais comment peut-il employer contre eux des invectives aussi injustes et aussi passionnées ! Faut-il que le journaliste inexpérimenté que je suis l'ai touché durement, malgré sa courtoisie, malgré les hommages rendus, par des arguments si justes, qu'il n'y a pu trouver d'autre réponse ? Car je ne pense pas qu'il ait pu rencontrer une intention injurieuse dans une comparaison sans méchanceté avec le hanneton, compagnon regretté des étés généreux.

En ce qui me concerne, mon profond amour des bêtes s'étend à ces insectes que l'on voit dans un effort attendrissant heurter de leur tête légère et de leur corps trop lourd, tantôt le mur de gauche, tantôt le mur de droite, alors que la croisée est largement ouverte et permet l'envolée définitive et pure

(Suite de la dixième page)

réchal Pétain, leur confiance et leur admiration", mais de la page 2 à la page 11, le temps d'aller à Canossa, après une vive attaque contre le slogan vichyssois "Travail, Famille, Patrie", on trouve ceci : "Quant à l'honneur que le maréchal a toujours à la bouche, se-rait-ce de traiter en ennemi l'allié d'hier, comme en Syrie et à Madagascar, et d'accueillir presque à bras ouverts l'adversaire, comme en Indo-Chine et en Afrique ?"

Allons, allons, tout n'est pas perdu à Lévis, puisque sur cette même page 11 nous lisons "Plus rien n'importe sauf la Victoire", annonce gouvernementale.

M. ZERO DESMARCHAIS ECRIT

On a beau être mal foutu, ça ne vous empêche pas d'écrire des bêtises. M. Rex Zéro Desmarchais illustre ce principe avec éclat. Dans un récent numéro du "Devoir", M. Zéro Desmarchais s'en prend avec violence à M. Gustave Cohen, professeur à la Sorbonne. Ce n'est pas que j'aie pour les apostats — et M. Cohen en est un — une tendresse particulière, mais, tout de même, un Cohen parti à parti par M. Zéro, il y a là dedans quelque chose d'époustouflant. M. Zéro a dans sa ronde plénitude, "pour principe de ne pas parler publiquement des livres des écrivains français réfugiés" parce qu'il estime que "l'écrivain français, après l'armistice de juin 1940, avait l'impérieux devoir de demeurer en France".

M. Zéro veut bien convenir qu'il ne force personne à adopter son opinion.

Voilà qui réjouira Georges Bernanos, Jules Romains, André Maurois... et tous les autres. Pourquoi, hélas, M. Zéro croit-il devoir rompre un silence dont on lui avait gré ? Tout simplement parce qu'il estime le moment propice au déversement de sa bile antisémite et nationaliste.

M. Gustave Cohen a écrit une "Lettre aux Américains", petit volume d'une centaine de pages. Cette lettre, selon M. Zéro même, est empreinte d'une "certaine beauté". M. Cohen... "peint en touches vives les malheurs dont souffrent en ce moment les Français".

Mais M. Cohen a eu, selon M. Zéro, le malheur d'écrire que "les Juifs de France étaient prêts à faire — et plus réellement que le maréchal — le sacrifice de leur personne et de leurs biens sur l'autel de la Patrie, s'ils savaient que ce sacrifice pouvait la sauver".

Il paraît, selon M. Zéro, qu'il s'agit là d'un insinuation judaïque ment perfide. Va pour le "judaïsme ment perfide". Il paraît aussi que cette "stupide insinuation" blessera non seulement les Français de France, mais les Français d'Amérique.

Quoi qu'en pense M. Zéro, je ne me sens d'aucune façon blessé par cette "stupide insinuation" et c'est affaire aux Français seuls d'en juger.

M. Zéro se trouve heurté dans ses opinions et lorsqu'il écrit "nous sommes un groupe considérable de Canadiens français qui n'avons pas encore le cerveau déliquescence, qui conservons, avec des principes arriérés, la faculté de voir clair"... il est bien évident qu'à le lire, on l'exclut sans peine de ces Canadiens français qui voient clair.

Sous-produit d'un Jacques Baimville, dont il n'a ni la sincérité, ni l'ardeur, — ne disons rien du talent — M. Zéro discute de questions qui lui sont parfaitement étrangères. Homme de parti et de parti pris, il tranche de son haut, ce qui ne l'empêche pas d'avoir élevé l'aplatisme à la hauteur d'un art. On se rappellera qu'il n'y a guerre, M. Zéro avait signé, à l'adresse du héros de Verdun, comme il dit, une lettre d'une servilité à faire pleurer M. de Paris.

M. Zéro nous raconte que le maréchal "gouverne". On avait toujours pensé, en France, que le "président" Laval gouvernait, et que le chef de l'Etat entérinait les décisions de son Premier : on s'était trompé, voilà tout, et M. Zéro nous donne là-dessus des leçons. Il paraît aussi que "dans la mesure du possible, le maréchal protège le peuple français et sauvegarde, pour l'avenir, ses intérêts supérieurs".

Peuple ingrat ! qui se prépare à la révolte ! "La où est la France, là doit être son gouvernement". Avis à la Pologne, à la Belgique, à la Hollande et à tous les autres. M. Zéro a parlé.

M. Cohen, aussi, "a bénéficié d'une façon toute spéciale du prestige de la France glorieuse, il n'était que juste qu'il partageât le sort de la France en détresse".

Mais qui donc a contribué à établir ce prestige si ce n'est justement les Cohen, les Romains, les Bergson et tant, tant d'autres ? Le maréchal "a accepté dans sa vieillesse une tâche écrasante et ingrate". C'est une légende qu'il faudra dissiper.

A Bordeaux, aidé de Laval, par une série de manœuvres tortueuses

et souterraines, le maréchal s'est saisi du pouvoir, mettant la légalité en vacances et jouant les Français, au moyen de cette phrase : "J'ai fait le don de ma personne".

Le don de sa personne signifiait l'abandon de tout ce qui avait fait que M. Zéro Desmarchais appelle précisément le prestige de la France. Qu'on l'ait vu tard et même trop tard, on peut le regretter, bien qu'en ce qui me concerne, j'avais bien avant guerre ressenti une impression fort désagréable en lisant : "C'est Pétain qu'il nous faut" sous la plume de Charles Maurras.

Il est vrai que pour M. Zéro Desmarchais, le patronage de Charles Maurras vaut son pesant d'or.

Cela suite à chaque ligne et explique pourquoi M. Zéro soit devenu, il nous le confesse, antisémite malgré lui.

On ne s'en consolerait jamais.

Mais M. Zéro Desmarchais deviendra-t-il un jour intelligent, malgré lui ?

Se serait-il espérer si un excellent ami de M. Zéro Desmarchais ne nous avait fait savoir que le cas était désespéré. Il s'agit de M. Sévère Couture.

Cette petite et sordide pièce de linge était lavée lorsque "Le Devoir" claironne qu'il n'endosse

pas l'opinion de M. Zéro.

Voici le propos :

Un petit-maitre du "Canada" se défend d'une erreur qu'il a commise et que le "Devoir" a relevée, au sujet de la foi religieuse d'un professeur français de passage à Montréal. Le petit-maitre feint de croire que c'est le "Devoir" lui-même qui l'a induit en erreur. En fait, ce petit-maitre raisonne malhonnêtement et selon l'esprit de sa boutique. Il s'est renseigné, à ce qu'il dit dans un "article" du "Devoir". Au vrai, le "Devoir" a publié sous la rubrique : "L'opinion d'un lecteur" une communication dont le petit-maitre du "Canada" essaie de se couvrir. Pas plus que le "Canada", le "Devoir" ne prend la responsabilité de ce que lui écrivent ses lecteurs ; ils ne parlent pas pour le "Devoir", mais pour eux-mêmes. Le petit-maitre du "Canada" sait fort bien cela, — mais il n'exagère jamais l'honnêteté. Un lecteur, ça n'est jamais le journal.

On voit ce qu'il y a de spécieux dans cette défense, car l'on n'a jamais vu "Le Devoir" publier quoi que ce soit de contraire à ses opinions.

N'importe.

Nous prenons acte qu'il manque à M. Zéro, désavoué dans le temps par "Le Canada" aujourd'hui par "Le Devoir", d'être désavoué par "Le JOUR".

Ça pourrait bien lui arriver et nous prendrions à ce propos l'avis de M. Sévère Couture, déjà cité.

AVEC LE SOURIRE

Au "Canada"

La nymphe Jouvence hante la salle de rédaction de notre excellent confrère.

En effet "Le Jour", mardi dernier, à trois heures, rendait visite au capitaine Mendès-France, échappé de France après différentes péripéties. A quatre heures "Le Canada" était reçu à son tour.

M. Mendès-France, que nous connaissions de Paris, se présentait comme un homme d'une trentaine d'années, imberbe, le cheveu fourni. En une heure de temps il lui poussa une forte barbe tandis que le photographe du "Canada" le scalpaît, si nous en croyons son portrait, considérablement vieilli, paru le lendemain dans les colonnes de notre confrère.

Par contre, toujours dans le "Canada" de mercredi, nous trouvons une photo de l'éminent pro-

fesseur Gustave Cohen, indiscutablement lavée à l'eau de Jouvence. Lustres ajoutés, lustres perdus.

Question ?

Nous lisons dans l'"Autorité" : "Le seul organe quotidien — nous disons bien quotidien — des Français Combattants est 'France', imprimé à Londres. Nous reproduisons une série d'articles sous le titre 'Le Complot Laval-Pétain', sans garantir aucunement, cela va sans dire, la vérité vraie des accusations lancées contre le maréchal Pétain. Quant à Laval, ces accusations nous semblent beaucoup plus vraisemblables."

Pourquoi ce qui est vrai pour l'un, ne serait-il pas vrai pour l'autre ?

Notre confrère aura à coeur de nous le dire.

Dieppe et les isolationnistes

Respectueusement dédié

à

Madame Dollard Ménard

et à

La noble mère du Major

Abbé Sabourin.

Pendant que toutes les poitrines des canadiens de coeur poussaient un grand cri d'admiration, de fierté et de sympathie pour nos magnifiques soldats de Dieppe ; — pendant que nos héros soldats canadiens-français vengeaient notre honneur sur le sol de France et lavaient dans leur sang la honte de quelques malheureux des nôtres ; — pendant que nos yeux se mouillaient de larmes pour nos morts si glorieusement tombés et l'angoisse de ceux qui leur sont chers ; — la voix abjecte et méchante d'un sectaire clamaient : "C'est bon pour eux ! Ils n'avaient qu'à rester ici et à ne pas aller se battre pour les Anglais !" Voilà l'oraison funèbre d'un isolationniste pour ceux des nôtres qui ont sacrifié leur vie pour leur foi, la civilisation chrétienne, leur roi et leur pays.

Est-il possible que notre race ait engendré de pareils misérables ? — Mais oui ! Nous avons produit quelques-uns de ces ignobles dégénérés qui n'ont plus rien du caractère de la noble et fière race de France. Mais comme le Canada français leur a bien répondu par la grande voix de Notre-Dame et du Père Lafontaine !

Ils ont l'effronterie de réclamer de Dollard et de nos pères, — quelle farce — quelle moquerie ! Ils ne sont que les fils de ceux que Mgr Briand fustigeait en 1773. Les successeurs de Dollard, c'est Dollard Ménard et ses braves. C'est les Mont-Royal. C'est leur héroïque aumônier le Major Abbé Sabourin. Ce sont tous les soldats de Dieppe, anglais et français.

Nos fils ont répété dans le sacrifice suprême le geste sublime de Dollard dans leur grand acte de foi, de fidélité, de dévouement. "Gesta Dei per Francos !"

Du reste ce n'est pas la première fois que ce geste magnifique se répète. En 1915, quand j'étais dans les Flandres, combien de fois, j'ai vu mes camarades, avant de monter en ligne, aller recevoir, en viatique, dans la petite église de "La Crèche", le Christ, le Pain des Forts et des généraux.

Monsieur le chanoine Colonel Sylvestre, de Montréal, peut en témoigner. Il fut pendant plusieurs mois notre très aimé, dévoué et brave aumônier. Bien des fois il nous a absous et soutenus.

Personne, cependant, que je sache a raconté cela à nos jeunes dans nos écoles et nos collèges. Personne, pas même l'A.C.J.C. a jamais cité ce grand exemple de foi et de sacrifice. Pourquoi ? — Le venin isolationniste nous a-t-il à ce point empoisonnés ?

Quant à nous, les vieux soldats de la dernière guerre, maintenant trop âgés pour servir, nos coeurs se gonflent de joie et de fierté de voir

que nos fils n'ont pas dégénéré. Pas plus que leurs pères, pas plus que leurs aïeux, ils ne flanchent devant le devoir et l'honneur. Ils continuent bien leur tradition.

Que Dieu aide et bénisse nos jeunes soldats qu'il aide et console les familles de ceux qui sont tombés et de ceux qui tomberont encore pour le bien et l'honneur !

Ils sont les dix justes mille fois multipliés qui sauveront le Canada français !

Pauvre vieux drapeau blanc et bleu aux fleurs de lys, si glorieux au jours de Carillon — quelles misères et quelles lâchetés ont vu te faire couvrir !

LA-COLONEL DE SALABERRY

N. D. L. R. — Les paroles citées dans le texte : "C'est bon pour eux..." furent prononcées au cours d'une cérémonie par un personnage titulaire de contrats de guerre.

Coupez court !

A partir du 1er novembre, un système de restrictions s'appliquera, aux Etats-Unis, aux appels téléphoniques interurbains (appels à longue distance). On accordera la priorité aux appels urgents qui ont à faire avec l'effort de guerre et le bien-être public.

Jusqu'ici, au Canada, il n'y a pas eu de délais sérieux dans les communications téléphoniques interurbaines. Les gens qui appellent nos centres industriels de guerre les plus affairés aux heures de presse ont dû parfois attendre un bref moment, mais d'une façon générale, les retards n'ont pas été fréquents.

Le meilleur moyen d'éviter que l'on soit contraint d'établir un système de contrôle et de priorités pour les appels interurbains, c'est de faire ces appels aussi courts que possible, quand on doit en faire, et d'éviter les heures de presse, alors que toutes les lignes sont extrêmement occupées.

Si chacun se rappelle qu'il doit "couper court", et, plus particulièrement pour les appels à Ottawa, Toronto, Halifax et autres centres affairés, choisir pour ses appels les heures les moins prises, il y aura peu de chance qu'un retard se produise.

LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, (suite 41), Montréal, tél. "Plateau 7771, Jean-Charles Harvey, directeur, imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.

Où est Jos ?

en train de souscrire à
L'EMPRUNT
de la
VICTOIRE

Jos dit : "Plus rien n'importe
sauf la Victoire"

Plus de gens découvrent chaque jour que Dow est la plus délicieuse des bières

Un chrétien parle

Nos lecteurs trouveront ci-dessous le texte intégral de l'admirable allocution prononcée par l'abbé-Major Armand Sabourin, aumônier des Fusiliers Mont-Royal.

Si la plus large publicité a été donnée à ce texte, tant par la plupart des journaux qu'à la radio, une certaine presse l'a systématiquement ignoré.

Elle l'a ignoré parce que ce texte comporte

de ces vérités dures, mais nécessaires qui doivent être dites; elle l'a ignoré parce que ce texte comporte un appel en faveur de l'effort de guerre, en faveur de l'effort commun de guerre — et qui doit être commun à tous les Canadiens, quels que soient leurs horizons politiques, raciaux ou religieux.

Et parce que cette presse de trahison et de défaitisme l'a ignoré, le "Jour" se fait un devoir et un honneur de le publier au complet.

ne la permission, de grand cœur, parce qu'elle me laisse ma langue, mes idées, parce qu'elle me laisse toutes mes traditions ?

L'Angleterre gardienne de nos libertés

"Voyons, mes chers compatriotes. Eh bien ! je vais vous faire un acte, une profession de foi encore plus grande. En ce moment je préfère infiniment être un sujet loyal à l'Angleterre, je préfère infiniment plus que ce soit l'Angleterre qui veille à mes libertés, que d'être sous la tutelle de n'importe quel autre pays du monde dont je n'exclus pas même la France. Je sais comme vous, mesdames et messieurs, qu'à la tête du gouvernement anglais, — je m'excuse auprès de mes frères protestants, — je sais comme vous que le gouvernement anglais est protestant. Je le sais. Est-ce votre faute si vous êtes catholiques ? Est-ce leur faute s'ils sont protestants ?

"Laissez donc la Providence faire ce qu'elle a à faire, mais je ne veux pas m'enlever de l'idée que si j'ai toutes mes libertés dans mon pays je les dois à l'Angleterre. Je préfère infiniment plus en ce moment, malgré que le gouvernement ne soit pas de foi catholique, j'aime encore mieux être gouverné par des anglo-protestants, en d'être sous la tutelle d'un Hitler, sous la tutelle d'un Mussolini ou

sous quelque autre tutelle que ce soit parce qu'alors l'Anglais protestant me laisse, à moi, Canadien français, le droit et la liberté entière de pratiquer ma foi, de parler ma langue et de garder mes traditions. C'est pour ça que nous sommes allés à Dieppe.

Leçon de discipline

"Vos gars de Dieppe vous ont donné à tous une leçon de discipline. Demandez au colonel McNard si le matin, à Dieppe, les soldats se sont tournés de son côté et lui ont dit : 'Pourquoi aujourd'hui au lieu de demain ? Pourquoi nous envoyez-vous sur une telle sorte d'embarcation plutôt que sur telle autre ? Pourquoi nous avez-vous choisis, nous les Fusiliers Mont-Royal au lieu du 22ème ou du Régiment de Maisonneuve ? Pourquoi nous envoyez-vous à l'action ? Les gars de Dieppe étaient des gars disciplinés, des gars qui avaient confiance dans l'autorité, qui savaient obéir parce qu'ils avaient confiance dans nos chefs civils et militaires ?

Confiance en nos chefs

"Est-ce que nous ne voulons pas prendre la place du premier ministre McKenzie King ou du général McNaughton ? Est-ce que nous ne nous ingérons pas trop souvent d'être des diplomates ou des techniciens en pantalons qui se croient le centre du monde et qui sans avoir dans les mains les éléments nécessaires pour juger toutes les questions, se permettent de donner une solution à tous les problèmes dont ils ne connaissent même pas le terme. Si nous avions confiance dans nos chefs, c'est un devoir civique, c'est un devoir religieux, c'est une vertu que d'avoir confiance à ceux que la Providence a laissés à notre tête à tel ou tel moment.

"Qu'importe que McKenzie King soit rouge ou bleu, en ce moment-ci il suffit qu'il soit mon chef, qu'il ait la responsabilité épouvantable en ce moment-ci de gérer mon pays, cela me suffit pour voir en lui l'autorité qui lui vient de Dieu



Le Major-abbé SABOURIN

et je n'ai pas à lui donner de leçon. Pourquoi McKenzie King ne lâche-t-il pas ses relations avec Vichy ? Je vous demande un peu si c'est bien vous et moi qui devons régler pareille question. C'est lui qui le sait, ce qu'il doit faire, et ne pas faire, et j'ai assez confiance dans l'autorité que Dieu m'a envoyée pour avoir confiance en lui. Pour que est-ce que McNaughton nous a envoyés à Dieppe. D'abord, je vous le répète ici, s'il ne nous avait pas envoyés nous aurions été choqués.

Les meilleurs pour faire la "job" McNaughton nous a choisis, nous les Canadiens français et anglais, car nous étions les meilleurs pour faire la "job". On a dit ceci : pendant que les Canadiens français se faisaient casser la g..., les Anglais ne faisaient rien. Mesdames, mes-

sieurs, pendant que nous gardions le cœur de l'Empire britannique en Angleterre, pendant que nous gardions les côtes de l'Angleterre, je suppose que nous sommes 100-000 Canadiens en Angleterre, je vous dis qu'il y a 100,000 Anglais qui se font casser la figure en Lybie ou ailleurs.

Heureux de l'honneur d'avoir été choisis

"Pour Dieppe, je suis le plus heureux du monde qu'on ait jeté les yeux d'abord sur les Canadiens, et le plus heureux du monde qu'on ait choisis les Fusiliers avec plusieurs autres régiments anglais. Ils nous ont donné, à Dieppe, une leçon d'unité. Ils ne nous ont pas dit, le matin de Dieppe : 'Mals comment se fait-il qu'il y ait des régiments canadiens-anglais avec nous ?'

"Nous devrions être seuls, les Canadiens français, pour aller à Dieppe. Non, mesdames et messieurs, ce matin-là ce n'est ni le Canada anglais ni le Canada français qui allait vous défendre à Dieppe, c'était le Canada tout court. Et nous sommes partis comme des Canadiens. Marchons donc la tête haute comme Canadiens français. Soyez aussi fiers des vôtres, Canadiens anglais. Soyez fiers des vôtres, Canadiens français. Pour vous épargner les horreurs de la guerre, voilà pourquoi nous avons consenti volontairement à nous rendre, au risque de notre vie, à Dieppe."

Vous qui ne donnez rien, prêtez Il conclut en disant : "Vous, mesdames et messieurs, qui ne pouvez pas aller vous battre, prêtez votre argent, allez-y jusqu'à ce que ça fasse mal, faites des sacrifices pour la guerre."

"Si vos gars ont donné leur vie à Dieppe, comment y en aurait-il un seul parmi vous, qui ne voudrait pas prêter son argent ?"

Cette guerre est celle du Canada. Vous êtes le Canada. — Enrôlez-vous !

ITALIE L'axe sur les fonts baptismaux. GENEVE, Suisse. — Le bourrage de crâne fasciste obtient parfois des résultats étonnants. Une certaine Eminia Ravasin de la ville de Trévise a donné le jour à des triplets, une fille et deux garçons. Pour rendre hommage à Mussolini, qui promet des terres "plus tard en Afrique" à toutes les familles nombreuses, elle a nommé ses enfants, Roma, Berlina et Tochio.

NEW YORK PHILADELPHIE BALTIMORE WASHINGTON



Washingtonian

Vous êtes assurés d'une détente complète et de tous les confortables du voyage dans le "Washingtonian"... quelques moments de répit dans le wagon-club avant de vous retirer dans le wagon-lits climatisé où vous avez le choix d'une chambrette, d'un compartiment ou d'une couchette... pour arriver frais et dispos à destination.

Arrivée et départ commandés de la Gare Pennsylvanie, au centre-ville de New-York. A compter du 1er novembre le "Washingtonian" quittera la Gare 9.00 p.m. Bon voyage tous les soirs à

Pour tout renseignement, signalez MA. 4731

CANADIEN NATIONAL

Le "padre" parle

"Depuis deux ans, il nous demandait de leur laisser la chance d'aller se rencontrer avec l'ennemi. C'est alors que le it-col. Ménard leur dit que le padre aurait sans doute quelque chose à leur dire. Je suis monté à mon tour sur la tribune improvisée et j'ai commencé mon discours de la même manière que mon commandant. J'ai dit : 'Jeunes gens, ça y est !' mais à ce moment-là, je me demande si pour la durée d'un éclair, je n'ai pas perdu un peu mon sourire et moi pour quoi ? J'ai ajouté ceci : Jeunes gens, demain matin combien parmi nous reviendront sur les côtes anglaises ? C'était plus sérieux, mais je sentais qu'à ce moment-là, mon devoir de prêtre était de rappeler à ces jeunes gens qu'ils auraient à paraître devant leur Dieu et Créateur."

Leçon de foi

"Jamais je n'ai autant senti la grandeur de mon sacerdoce et je n'ai remercié Dieu de m'avoir fait prêtre qu'à ce moment où je sentais que par mon ministère je donnerais à ces jeunes gens le dernier conseil, que je leur donnerais le suprême conseil de se préparer à paraître devant leur Créateur. C'est à ce moment que je leur ai donné l'absolution générale et que j'ai distribué la Sainte Communion. Mais avant de leur distribuer cette Communion, je leur ai dit ceci : Jeunes gens, il faut maintenant que nous fassions le sacrifice de nos vies. Je parlais à des jeunes de vingt ans, à des jeunes de 25 ans."

Après le sacrifice

"Après le sacrifice, les jeunes gens qui avaient un père, une mère, un frère, une sœur, une épouse, des enfants, à des jeunes gens qui avaient un idéal, à des jeunes gens qui avaient des projets dans la tête, à des jeunes gens qui se faisaient une joie de voir finir la guerre pour revenir dans leur pays. Je demandais à ces jeunes gens de sacrifier tout cela pour offrir leur vie à Dieu. Ce n'était pas assez, mesdames et messieurs, je n'étais pas encore content; je leur demandais davantage, et savez-vous ce que je leur demandais ? Je leur demandais de faire le sacrifice de leur vie le sourire aux lèvres."

Force d'En Haut

"C'était la délicatesse dans l'amour. Je ne voulais pas qu'ils fassent le sacrifice de leur vie en grimant, je voulais qu'ils aient tout le mérite de cette offrande, de cette vie si jeune et si prometteuse et c'est ce qu'ils ont fait, mesdames et messieurs. En leur distribuant la Sainte Communion, après ces paroles, j'ai senti passer dans leur belle figure une lumière, une force, une paix qui ne pouvaient venir que l'En Haut. Qu'ils étaient beaux, vos gars, en communiant, qu'ils étaient beaux !

Dieu avec eux

"Je les sentais forts, car je sentais que c'était Dieu qui devait se battre en eux, que ce n'était pas eux qui vivaient, mais Dieu qui vivait en eux, et munis de ce Viatique des foras, nous sommes partis. Je n'étais plus inquiet. Vous savez-vous comme la mer était belle ce soir-là ? Comme elle était calme et accueillante ? Je me demandais comment, à ce moment-là, elle regardait dans ses plis peut-être une annonce de mort pour quelques heures après. Elle était si belle et tant de jeunesse s'en allait sur elle... Pourquoi cette jeunesse allait-elle à la mort ? Secret de Dieu. Nous sommes partis sans lumière, nous n'avions pas le droit de fumer et que faisaient nos jeunes en traversant la Manche ?

Vers Dieppe

"Ils se parlaient, ils causaient, ils riaient et je les entendais d'une embarcation à l'autre se dire en anglais : 'With a smile, boys, we can take it', et quand l'embarcation du Padre passait près des leurs, se doutant que le padre n'avait peut-être pas son sourire coutumier, ils criaient : c'est le temps de sourire et de nous battre. Je leur répondais : 'Allez-y, je souris comme vous et demain nous les aurons...' et nous avons continué notre route vers Dieppe. Nos gars s'appliquaient à rendre leurs armes aussi propres que possible : ils les astiquaient, comme on dit dans l'armée. Chacun regardait son Bren gun ou sa carabine, son mortier de 3 pouces, et puis ils comptaient leurs balles et c'était drôle de les entendre demander à leurs voisins : combien en as-tu ? Il m'en manque une — j'en ai une de plus que toi — prends celle-ci et nous en aurons un nombre égal pour nous battre demain matin."

Leçon de courage

"Ils avaient le 'fighting spirit'. Ils avaient l'esprit du combat. Ils ne s'en allaient pas à une excursion improvisée, ils voulaient vaincre et le lendemain matin ils voulaient se battre et remporter la victoire de Dieppe. Quel bel esprit, mesdames et messieurs. Et nous avons continué et vers 4 heures le matin, à

Débarquement

"Ils attendaient les ordres. Nous attendions les ordres de notre Commandant, c'est lui qui avait l'autorité, c'est lui qui devait nous dire à quel moment sauter, et nous l'attendions. Nous avons avancé jusqu'à la grève et voici qu'à telle heure, que je ne peux donner, nous avons reçu l'ordre de nous coucher de chaque côté de notre embarcation. Comme un seul homme, chacun s'est couché de chaque côté de son embarcation et quelques minutes après nous recevions l'ordre suprême de sauter. Et à ce moment-là, j'ai vu tout mon régiment sauter comme un seul homme malgré un rideau de fer et de feu comme vous n'en verrez jamais et moi, dans mon embarcation, j'avais le commandant en second, le major Painchaud."

Morts et blessés

"A ce moment-là il me dit : Padre, sautez et sautez lui-même avant moi et tomba blessé. J'ai voulu sauter mais un officier de marine était à côté de moi, bien collé sur ce bras-là. Pourquoi a-t-il fallu qu'à ce moment-là, des centaines de balles qui nous passaient de tous côtés de la tête et du corps, pourquoi a-t-il fallu que les balles frappent l'officier de marine sur le bras à côté du mien ? Alors dans un mouvement de faiblesse, sans doute, il me saisis par l'épaule et me jeta au fond de mon embarcation. Je l'ai soigné, mais, au même moment, j'entendais un de mes gars au fond de mon embarcation qui me criait : Padre ! Padre ! Je le regardai alors et vis qu'il lui restait au bout du bras une main qui pendait... Je l'ai soigné lui aussi et au bout de quelques minutes voyant que mes officiers, mes compagnons de toujours, mes amis tombaient, mes gars, mes garçons, mes boys avec lesquels j'avais vécu trois ans tombaient, je devais bien comme tout le monde essayer de me tirer de ce rideau de feu. Je n'ai pas besoin d'entrer dans plus de détails, et je n'aime pas à dire ce que j'ai fait. Je pense qu'au bout de quelque temps, je me suis trouvé sur une autre embarcation après avoir fait monter mes blessés qui étaient restés avec moi. Pendant un avant-midi, jusqu'à une heure, nous avons subi les bombardements allemands. Permettez-moi un détail. A un moment donné, sur une de ces embarcations, il y avait à côté de moi trois soldats. Je vis un 'dive bomber' allemand qui descendait à une grande vitesse. Je criai à mes compagnons : 'Take cover !' Je n'avais pas eu le temps de dire cette phrase que le 'dive bomber' descendait et je vis tomber mes trois compagnons morts. Je restais vivant... la Providence... Et pendant tout l'avant-midi nous avons organisé le sauvetage et nous avons attendu le moment du départ."

Important rôle de l'aviation

"Je voudrais ici ouvrir une parenthèse courte pour louer les héros de l'aviation anglaise, canadienne et américaine qui ce jour-là ont fait un si admirable travail. Sans eux, je me demande si nous serions revenus. Toute la journée ils nous ont servi de chapeau, comme on dit dans l'armée, ils se sont battus comme des lions, les uns allaient arrêter les avions dans Dieppe et les autres venaient nous servir de protection au-dessus de nos têtes sur la grève de Dieppe. Il n'est donc pas vrai de dire que l'aviation, ce jour-là, a manqué son coup. L'aviation nous a rendu un immense service et je puis même dire ceci que lors même que Dieppe n'aurait servi qu'à prouver que l'aviation anglaise, canadienne et américaine était supérieure en nombre et en qualité à l'aviation allemande, je dirais que j'accepterais de grand cœur le sacrifice des vies que nous a valu Dieppe."

Nous nous sommes battus pour le Canada

"Mesdames et messieurs, vous vous demandez peut-être ce à quoi nous pensions en traversant la Manche. A qui nous pensions ? Nous pensions à vous, mes chers compatriotes, nous voulions vous éviter à tous les horreurs des bombardements ; nous voulions vous éviter, à vous, que demain, la guerre vienne chez vous ; nous voulions empêcher qu'Hitler vienne demain, chez nous, détruire notre foi, notre langue et nos institutions. Nous n'avons pas traversé la Manche pour nous battre pour l'Angleterre, mais nous pensions que nous allions nous battre avec l'Angleterre, pour le Canada. Ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire. Je ne viens pas de dire que je n'aime pas l'Angleterre. Je dis que nous nous battons avec l'Angleterre notre Allié."

Haine de l'Angleterre ?

"Pourquoi n'aimerais-je pas l'Angleterre ? Parce qu'elle me permet encore de réciter mes prières à genoux tous les matins ? Parce qu'elle me permet de dire la messe tous les matins dans mon église ? Parce qu'elle permet que dans nos écoles les religieux et les religieux enseignent le catéchisme ? Parce qu'elle me donne la liberté, tous les ans de faire mes processions de la Fête-Dieu dans n'importe quelle rue de ma ville et de mon pays ? Parce qu'elle me don-

Le NICKEL CANADIEN

HIER DANS LES CANOTS-AUTOMOBILES AUJOURD'HUI DANS LES TORPILLEURS

Avant la guerre, quand un rapide canot automobile établissait un nouveau record de vitesse, les spectateurs applaudissaient les hardis sportsmen qui risquaient ainsi leur vie. On ne réalisait pas alors que ces épreuves étaient d'une inestimable valeur pour les techniciens qui cherchaient toujours à accroître les vitesses possibles sur l'eau.

Aujourd'hui, les canots-torpilleurs qui protègent nos côtes doivent de leur fonctionnalité et de leur efficacité de leur fonctionnement à l'expérience acquise en temps de paix, dans ces courses qui mettaient en vedette les meilleurs canots sortis des chantiers des grands fabricants.

Le Nickel canadien joue son rôle dans la construction de ces embarcations. Les arbres de couche sont en Monel, le fameux alliage au Nickel qui peut supporter quasi impunément les pires pressions tout en résistant à la corrosion par l'eau salée. D'autres alliages au Nickel sont aussi employés pour les machines et l'armement de ces rapides canots.

L'industrie canadienne du Nickel s'efforce actuellement d'atteindre de nouveaux sommets de production afin de pouvoir répondre aux besoins croissants des nations alliées.

NICKEL MONEL

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED
25 WEST, RUE KING, TORONTO

"PLUS BIEN N'IMPORTE SAUF LA VICTOIRE"

ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

J'ACCUSE!...

FACTEUR IV (Confiance démocratique)
Sentiment de confiance dans l'application actuelle des principes démocratiques.
FACTEUR V (Solidarité canadienne)
Sentiment de solidarité et de confiance entre les divers éléments humains qui composent le pays canadien.
FACTEUR VI (Solidarité impériale)
Sentiment de solidarité et de confiance entre les divers pays qui constituent le Commonwealth britannique, particulièrement la Grande-Bretagne, foyer principal et foyer menacé.
FACTEUR VII (Solidarité alliée)
Sentiment de solidarité et de confiance entre les divers pays qui composent les Nations-Unies combattantes, pour vaincre l'ennemi commun (particulièrement: les Etats-Unis et la Russie, les deux plus puissants alliés de l'heure).

RAPPORT RELATIF AU "DEVOIR"
Table with 3 columns: Effort production, Effort militaire, Conf. victoire, Conf. démocratie, Solid. canadienne, Solid. impériale, Solid. alliée. Rows show Favorables and Défavorables counts, and a percentage of 147 sur 213 (69.0%).

RAPPORT RELATIF "ACTION CATHOLIQUE" and RAPPORT RELATIF à "LA PATRIE"
Two tables comparing favorable and unfavorable opinions on Catholic Action and Patriotism.

RAPPORT RELATIF à "L'ACTION NATIONALE" and RAPPORT RELATIF à "RELATIONS"
Two tables comparing favorable and unfavorable opinions on National Action and Relations.

En résumé, le bilan du DEVOIR et de l'ACTION NATIONALE, en regard de notre effort de guerre, qu'ils sabotent, s'établit comme suit:
a) Le DEVOIR et l'ACTION NATIONALE font usage des thèmes, reconnus défavorables, 163 fois sur un total de 196, soit plus de 83 pour cent pour ces deux périodiques.
b) Le DEVOIR affectionne les thèmes suivants: (pourcentage sur le total des 5 périodiques)
1) Les Canadiens français sont injustement traités (45 pour cent à lui seul).
E) Références aux atouts de l'ennemi (100 pour cent).
F) Références aux obstacles des alliés (100 pour cent).
C) Les C.F. veulent la défense du Canada d'abord (61 pour cent).
A) Notre effort de guerre est gigantesque... (66 pour cent).
D) Production et ravitaillement d'abord... (62 pour cent).
J) L'Empire se disloque... (100 pour cent).
K) Les Nations-Unies ne sont guère unies... (100 pour cent).
c) L'ACTION NATIONALE affectionne les thèmes suivants:
G) Attitudes totalitaires de l'autorité politique (61 pour cent).
H) Le peuple est berné par l'autorité politique (65 pour cent).
I) Les C.F. sont injustement traités (30 pour cent).

ANNEXE "B"
L'Annexe "B" établit que:
a) Le DEVOIR, sur 174 thèmes relatifs à l'un ou l'autre des 7 facteurs favorables, compte 147 défavorables, soit 84.6 pour cent.
b) L'ACTION NATIONALE, sur 92 thèmes semblables, compte 62 défavorables, soit 67.4 pour cent.
c) Sur l'ensemble des 248 thèmes défavorables, Le DEVOIR compte 60 pour cent et l'ACTION NATIONALE 25 pour cent, soit 85 pour cent pour ces deux périodiques réunis.
d) Sur le grand total de 726 thèmes analysés, dans les 5 périodiques, Le DEVOIR compte 147 défavorables, soit 20 pour cent de la totalité des thèmes analysés.
e) Le DEVOIR compte 17 thèmes défavorables à la confiance dans la Victoire sur un total de 18 pour les 5 périodiques, soit près de 95 pour cent.
f) Le DEVOIR compte 66 pour cent des thèmes défavorables à l'effort de production; 60 pour cent des thèmes défavorables à l'effort militaire; 50 pour cent des thèmes défavorables à la solidarité canadienne; près de 70 pour cent des thèmes défavorables à la solidarité impériale;
g) L'ACTION NATIONALE affectionne les thèmes défavorables à la démocratie, à la solidarité impériale.

Tels sont les faits. Au ministre de la Justice d'en juger.
L'analyse précédente a porté sur une série de journaux allant jusqu'au mois d'août 1942.
Depuis, le DEVOIR et ses satellites ne se sont pas amendés, loin de là. Les pires articles, les pires insinuations, contre notre effort de guerre, y ont paru en ces dernières semaines.
La campagne contre le travail des femmes, contre la candidature de l'homme le plus dévoué à la grande cause de la patrie, le général LaFlèche, les allusions méchantes contre la propagande en faveur de l'emprunt, les longues et quotidiennes complaintes contre les taxes exigées pour gagner la bataille, les comparaisons malveillantes entre les efforts de nos alliés et ceux du Canada, voilà ce qui s'étale dans le DEVOIR de ces derniers temps.
Tout ce qui pourrait stimuler le zèle des Canadiens de langue française pour la victoire du Canada, le DEVOIR l'attaque sauvagement.
Cet article est assez long. On nous dispensera de donner les textes de ces journaux qui sentent la trahison à plein nez. Nous les tenons en réserve.
Cette preuve faite, J'ACCUSE le DEVOIR et ses alliés et plagiaires d'être, au Canada, l'instrument le plus constant et le plus efficace de la Cinquième colonne.
Cette accusation est grave.
L'ayant portée, nous mettons M. Georges Pelletier au défi de nous citer devant les tribunaux.
Nous serions fiers d'y rencontrer les agitateurs de la Ligue pour la Défaite et du Bloc populaire anticanadien.

J.-Ch. H.

SOUSCRIVEZ AU NOUVEL
EMPRUNT de la VICTOIRE

Conservation des aliments
Le kari, les herbes et épices le composant

(Turmerie ou safran d'Inde, fenouil, etc.)
par Louis P. De Gouy
«...If odors, or if taste may work satisfaction, they are both so sovereign in edible plants, and so comfortable, that no confection of the Apothecaries can equal their excellent virtue. But these delights are in the outward senses: the principal delight is in the mind, singularly enriched with the knowledge of these visible things, setting forth to us the invisible workmanship of Almighty God.»
— Gerard's Herbal (1597)
Comme le poivre de Chili est aux Sud-Américains: comme le paprika est aux Hongrois, aux Bohémiens, aux Slaves et aux Slovaques; comme la sauce soy est aux Chinois, le kari est absolument indispensable aux Indiens dans la préparation de leurs mets journaliers. Le climat le veut, l'ordinaire, et l'omniprésence du kari se fait également sentir parmi leurs gouvernants anglais.
Les épices et herbes composant cette poudre sont continuellement et éternellement pilées et le seront toujours tant qu'il y aura des Indes. Ces épices sont très nombreuses, et le pilon et le mortier les écrasent du matin au soir et du soir au matin, tout comme la sauce soy des Chinois, brassée et distillée des haricots SOY, est littéralement le sel de la terre aussi nécessaire aux grands mandarins qu'aux coolies les plus humbles. Tout le monde aux Indes mange du KARI, soit avec la viande, la volaille, les légumes quelconques ou sous forme de conserves.
Les Indiens croient que les aliments ont été créés pour l'homme par la suprême Divinité; conséquemment ils considèrent la cuisine comme un rite sacré. Chaque détail doit être exact, sinon le mets est indigne d'un Indien. Il le rejette et préfère jeûner. Chaque famille prépare son KARI en poudre, pilant et écrasant les différents ingrédients qui le composent aussi religieusement et aussi méthodiquement que l'Arabe prépare son couscous plusieurs fois par jour, car comme le KARI il doit être toujours très frais. Ce qui reste du repas précédent est abandonné, jeté, enterré, car les huiles volatiles composant le KARI sont si fluides qu'elles s'évaporent en un rien de temps et ce sont ces huiles qui donnent au KARI son parfum exotique, bizarre, indéfinissable et mystérieux.
Les Indes avec leur 1,800,332 milles carrés et une population de près de 400 millions d'âmes de différents langages, est un pays très riche en produits alimentaires tropicaux. Riz, thé, café, canne à sucre, etc., plus une grande variété d'épices, dont beaucoup sont encore totalement inconnues des Européens. Des nombreuses recettes de la cuisine indienne, citons les plus connues, telles la Dehli-Soup, faite de queues de bœufs ou de veaux, découpées en tronçons, braisées avec carottes, céleri, poireaux, dés de petit sauté, liées à la farine et au Kari, puis mouillées au consommé très épais et aromatisé. Le Gombo à l'Indienne: Consommé de madère Kari et croutons servis à part. Le Mulligatawny: une soupe limitée partout, mais jamais réussie, faite de fond de volaille lié à la crème double et à la poudre de Kari, bouquet garni et aromates, garni de blanc de volaille avec un plat de riz au Kari servi à part. Le Mulligatawny de Gibier: Fait de même que ci-dessus, mais garni de blanc de gibier et servi de même que celui de poulet... Le Ramayana: Consommé de volaille garni de quenelles au Kari. Le Kedgery épilé "Kedgerie" dans les livres culinaires: Fait de poissons divers (le poisson choisi donne son nom au Kedgery), revenus au beurre, dressés sur socle de riz très "cayenné" et nappés de velouté de poisson au Kari, parsemés d'œufs durs hachés et arrosés de beurre noisette. Le Dum-pou: Poulet rôti fait d'une farce de riz au Kari, les Osais au Kari, arrosés de sauce au Kari. Le Kollenk-Yekusee, un hachis de mouton au gingembre, sucre et Kari, arrosé de jus de citron, etc. Tous les plats au Kari sont toujours accompagnés en dehors du riz au Kari, de chutney, chili, gingembre, mangues, et d'une autre douzaine de conserves de fruits apprêtés en sauce au Kari.
Les principaux ingrédients composant le Kari — et il y en a une trentaine de genres selon les provinces où il est fait, sont:
Le CURCUMA ou SAFRAN D'INDE — (Turmerie) pour donner la couleur jaune-brun au produit, ainsi que le ton chaud d'un soleil nuageux couchant. Le Safran d'Inde est une épice qui chatouille les narines et amène la salive sur les papilles de la langue, lorsque nous ouvrons un flacon soit de chutney, de chow-chow ou de piccilli. Cette épice, à l'état naturel, ressemble à une écorce d'arbre bariolée de moutarde anglaise. Ce jaune vif qui est si prédominant dans l'art oriental et si prévalent dans les tissus de soie et de laine, est obtenu du curcuma ou safran d'Inde. Correspondant à ce qui était le henné pour les belles et demi-belles de l'ancienne Egypte, le safran d'Inde était et est encore de nos jours utilisé pour la fabrication d'un cosmétique pour les belles aux yeux languoureux et en amandes de l'Orient. Pendant certaines cérémonies religieuses dans ce pays encore peu connu, hommes, femmes et enfants se frottent le corps et le visage prodigieusement avec le cosmétique obtenu du safran d'Inde, jusqu'à ce qu'ils aient la peau couleur de fleur de soleil. C'est en raison de ses propriétés colorantes et odorantes que certains aliments, par trop avancés ou dans le genre d'un cambembert ayant déjà eu deux anniversaires, que certaines viandes,

poissons, gâteaux, beurre, etc., sont mélangés avec du safran d'Inde pour essayer d'atténuer leur écrepitude et peu agréable odeur. Néanmoins le safran d'Inde est très utilisé dans la fabrication des conserves et surtout du Kari. On ne le trouve qu'aux Indes.
Une autre épice entrant dans la fabrication du KARI c'est la graine de Cardamome, ou Cardamon, graine provenant d'une petite gousse du genre des petits pois et poussant sur une plante vivace en Asie, en Afrique, à Madagascar, Sumatra, Java, etc. Cette graine, pas plus grosse que celle du céleri, est très stimulante, aromatique et d'une odeur plaisante, rappelant un peu celle du poivre anisé. Elle est très employée pour déguiser le goût de certaines médecines, comme digestif, ainsi que dans certaines conserves, pâtisseries et confiseries. Elle doit être employée toujours à l'état frais, moulu ou pilée, car, malgré sa lourde fragrance, ses huiles essentielles s'évaporent très rapidement.
(A suivre)
Louis P. De GOUY

JAPON
"Mein Kampf" traduit en langue japonaise.
LONDRES. — Un citoyen britannique, rapatrié du Japon, a déclaré à la British Broadcasting que "Mein Kampf" a été traduit en japonais. Il a ajouté: "Les Japonais vont avoir la chance de découvrir ce que Hitler pense vraiment d'eux".
Un Bon Whisky - JOHNNIE WALKER
JOHN B. STELLINGMA
Distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse

"Eh bien, ma vieille, on a maintenant une hypothèque sur le pays"
OUI, il a raison. Une Obligation de la Victoire, c'est une hypothèque sur le Canada, une reconnaissance de dette signée par le Pays. Le Pays, voyez-vous, c'est toute la richesse visible et cachée qui se trouve de Halifax à Vancouver; c'est le crédit de 12 millions de Canadiens; ce sont des terres qui produisent des céréales, des légumes, du tabac ou des fruits; ce sont toutes les étables avec leur bétail et toutes les granges avec leurs trésors; ce sont les maisons où nous vivons, et les meubles qui nous servent, et les biens que nous y avons entassés; ce sont aussi les grands buildings où nous travaillons et les usines où nous surveillons les machines; ce sont nos écoles, nos bibliothèques, nos musées; ce sont les églises où nous prions ensemble, et les jardins où nous flânons au soleil, et les gares de chemin de fer, et les aéroports, et les tramways, et les voitures, et les routes, et les ponts, et les barrages; et les canaux!... oui, le Pays est la somme de tout ce que nous possédons. Est-ce assez, croyez-vous, pour garantir le remboursement de notre épargne?
Les Obligations de la Victoire tout comme vos billets de banque sont garanties par les richesses et le crédit du Canada. Or, rien n'égale la signature du Pays au bas d'une reconnaissance de dette. Les Obligations de la Victoire rapportent de bons intérêts, servent de gage à vos emprunts et, en cas de besoin, elles se négocient le plus facilement du monde.
PLUS RIEN N'IMPORTE, SAUF LA VICTOIRE
ACHETEZ DES
OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE
NOUVELLE ÉMISSION
LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE
Le Canada a besoin de \$750,000,000
Portez votre Insigne du Commando
Ce symbole atteste que vous avez acheté des Obligations de la Victoire.
MODE D'ACHAT
Confiez votre commande au représentant qui passera chez vous, ou bien à l'endroit où vous achetez vos billets de banque, ou encore épargnez la ou les localités. Vous pouvez aussi acheter des obligations par l'entremise de votre patron selon le Plan d'Épargne sur le Salaire. Les Obligations de la Victoire sont émises en coupures de \$50, \$100, \$500, \$1000 et plus. Ceux à qui vous remettez votre commande, que ce soit un fiduciaire ou votre Comité de l'Emprunt de la Victoire, se feront un plaisir de vous aider, au besoin, de remplir votre formule.

JEAN-AUBERT LORANGER

En Loranger, le journalisme perd un homme de métier, brillant autant que consciencieux; nous, au JOUR, nous perdons un ami.

Au moment de sa mort, Jean-Aubert Loranger était chef de l'information à MONTREAL-MATIN. Il avait, auparavant, tenu des postes importants à la PRESSE et à la PATRIE, et il avait été le secrétaire particulier du ministre de la Marine, l'honorable Alfred Du-ranleau. Les lecteurs du JOUR se rappelleront les Curieux Diptyques que Loranger avait, pendant des mois, publiés dans notre journal.

Loranger était un esprit hardi et libre, exempt de tout préjugé et de toute superstition: c'est par cela, en même temps que par un talent original et neuf, qu'il séduisait et retenait l'attention. Jusqu'au bout, il est demeuré le même, et il a fait une mort pleine de noblesse et de courage.

Jean-Aubert Loranger n'était pas qu'un journaliste remarquable: il était aussi un poète attachant. On connaît généralement de lui deux recueils, Atmosphères et Poèmes. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il était également l'auteur d'une grande suite de poèmes en prose inspirés de sujets canadiens, Terra Nova. Un hasard douloureux a voulu que le manuscrit de cette œuvre, très belle et connue de seulement quelques initiés, soit détruit avant la publication. Des dix pièces qui devaient former Terra Nova, j'avais conservé une copie de la première. En regrettant de n'avoir pas, au moment où je les avais en mains, recueilli des copies de toutes, je veux au moins publier, en ce jour de deuil, ce chef-d'œuvre qu'est, à mon sens, Sur l'Abside de Montréal.

Ce sera un ultime hommage à celui qui fut un de mes amis les plus chers.

Emile-Charles HAMEL

SUR L'ABSIDE DE MONTRÉAL

Si haut que nous ayons construit la basilique des marins sur la côte et malgré l'hiver, l'océan des quatre saisons balance tel les vagues: non loin de Bon-Secours où la Vierge a dressé sur l'abside, face au port, sa taille biblique, jamais, au large des basins, les glaces n'ont refermé les mers.

Salut! Notre-Dame éplorée à la proue du temple! Vigile qui doit à la seule courbe des cieux que les bras demeurent inlassablement tendus: l'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve pour que la-bas fut ignoré l'emblème des départs différés. Le golfe inutile où les banquettes font escale à marée haute coule encore vers la mer, ses rives dénudées ne perdent pas l'espoir de se mêler aux flots.

Bien que le reflux de la marée ait fauché tous les mâts dans la rade et que nos tristes cheminées ne gardent plus le chemin de la nue, les courants contrainés par la crue printanière immergeront les barques endormies sur la côte hivernale. Armateurs repartis à l'insolable désir d'arracher au lointain l'estime de la mer, je croiserais de nouveau mes mâts contre l'horizon.

A tes bras, Notre-Dame, tendus comme une vergue, les vents dévoureront de blanches voiles et les courants poudroieront les digues débordées, je suspendrai mes rames en ex-voto.

Qu'importe les vagues et les rives meurtries que le ruissellement de la terre ensanglante et qu'au ciel, vainement, l'éclat s'essaye encore à pénétrer les nuées, souvenir d'avalanches! Il s'achève d'avril un esprit d'entreprise: de la mer jusqu'aux Grands-Lacs, tout bouge reconquis à l'équilibre ancien. Fut-il jamais départ si pauvre d'avenir qu'un envol d'oiseaux blancs ne put le paresser? Les viriles cités battent ce matin le fer des cloches. C'est l'allégresse des ports que tracera sur le ciel, à tous les confluent, la soudaine ovation des fumées.

L'hiver a fui, dépossédé jusqu'à la mer. Nous le ferons porter des berges et brandir une faux, car voici l'été et la poussière des grains enveloppe les ports.

Sur le fleuve qu'éplore l'automne abandon, la fumée du dernier vaisseau, bivouac au ras-relève, s'abaisse à l'horizon. Les nuits ne connaîtront plus la fondation lumineuse des phares.

Pulsque le temps ne peut dépeupler la splendeur, ô Notre-Dame! et que les oiseaux du large n'approchent plus de ton épousail visiole choir dans les brumes, figure mensongère n'as-tu point fatiguée de prolonger ainsi ton déclin? Les vaisseaux n'entreront plus dans le port refroidi et les vents redoublent d'ardeur; les voiles du temple se sont déchirés du haut jusqu'en bas; les mâts oubliés agitent leurs lambeaux!

Retenue au site, seule et debout sur le port, tu fermes la marche des sommets à l'inverse des nues et la ville fumante n'est plus qu'un bouillonnant sillage.

Le sel des mers s'est infiltré dans les neiges mûres: Gardez-moi, Notre-Dame! longuement, la vision de vos bras tendus!

La profondeur du ciel a pressé ce grand arc à ne point relâcher ses lumineux cordages d'avril!

Jean-Aubert LORANGER

Jacques dit que
ÇA PEUT SE FAIRE

JACQUES trouve que les temps sont durs. Son niveau de vie a baissé. Il a toutes ces nouvelles taxes à payer.

Et voilà maintenant un nouvel Emprunt de la Victoire! Et on s'attend à ce que Jacques souscrive!

"Impossible!" voilà quelle fut la première réaction de Jacques. "J'ai pas les moyens. Je pourrais pas trouver l'argent!"

Mais depuis, Jacques a réfléchi. Et il a décidé que ça pouvait se faire. Car Jacques ne pense pas que Dollard Ménard ait perdu grand temps à se demander si ça pouvait se faire ou non quand il s'est agi de débarquer sur la plage de Dieppe.

Cette annonce est une contribution de la

DOMINION TEXTILE COMPANY LIMITED

de Montréal, à la campagne de l'Emprunt de la Victoire.

Chronique des Livres

Jean Perrin (Prix Nobel) POUR la LIBÉRATION

(Didier N. Y. C. 1 plaquette)

La perte d'un homme de génie, d'un chef inspiré et respecté est irréparable pour une émigration.

Les Français libres se rappelleront avec quel réconfort ils avaient appris l'arrivée de Jean Perrin à New-York, et quelle force ils trouvaient à se répéter — Perrin est avec nous.

Une carrière couronnée par les plus hauts accomplissements intellectuels, n'aurait pas suffi à donner à Perrin son incomparable prestige, s'il n'avait eu toute sa vie la conscience du rôle que le savant ou l'artiste doit jouer dans la cité, s'il n'avait à côté de travaux qui eussent occupé et honoré dix hommes, trouvé toujours l'occasion d'exercer avec vigilance ses devoirs de citoyen.

De sorte que lorsque vinrent les jours infamants de 1940, Perrin n'eût pour devenir français libre, qu'à rester ce qu'il avait été toute sa vie, avec ferveur et avec conscience — Français.

Jean Perrin est arrivé à New-York le 23 décembre 1941. Il est mort le 17 avril 1942. Ses amis ont réuni dans une plaquette trois discours et un article écrits "Pour la Libération", pendant son court séjour aux Etats-Unis. Ses écrits ne doivent pas aller dans les panthéons bibliothécaires, aux rayons réservés aux grandes pages mortes de notre littérature nationale.

Ils sont une parole vivante. Perrin avait voulu "servir" en les rédigeant. Lui disparu, il faut qu'ils servent à sa place.

Les éditeurs ont fait avec raison précéder ces textes d'une préface écrite en décembre 1938 pour une brochure du rassemblement universel pour la paix. Il était en effet nécessaire de montrer au public que Perrin n'avait pas attendu la défaite pour dénoncer, non seulement la lâcheté, mais la stupidité de la politique d'abandon. — Pour apprécier hautement "la figure Olympienne" du président Roosevelt. — Pour crier, ce qui fut prouvé si tragiquement par la suite, qu'en perdant l'honneur, on allait du même coup perdre la paix elle-même.

En février 1942 il donna à "Free World" un article sur l'état d'esprit en France.

Avec précision, comme décrivant une expérience, dont il tirerait au cours de son exposé les conséquences philosophiques, Jean Perrin décrit les procédés de la collaboration, la déception rapide du peuple français, qu'on entraîne dans le déshonneur en lui promettant une paix honorable. L'unanimité avec laquelle ce peuple, s'est raidi dans ses convictions démocratiques, le fascisme s'épuisant en vaines tentations, pour le pousser à abandonner les libertés qui firent sa grandeur.

Rejetant les responsabilités aux coupables, Jean Perrin rend à Léon Blum ce tribut magnifique: "le plus humain de nos chefs". A cet hommage, inconnu de lui sans doute, Léon Blum devait répondre par sa conduite au procès de Riom. Ainsi les deux hommes s'honorèrent l'un l'autre, Perrin en décrivant le compliment avant l'épreuve suprême, Léon Blum en le justifiant par une attitude que Perrin eut pu décrire et qui ne sera connue dans toute sa beauté qu'à la publication intégrale des débats de Riom.

A l'inauguration de l'Ecole des Hautes Etudes le 14 février 1942, Perrin en fixant les buts de la nouvelle institution, traça les devoirs de l'intellectuel dans la cité. — "C'est ici le moment, dit-il, de s'élancer un paradoxe derrière lequel certains hommes cherchent à dissimuler la médiocrité de leur cœur. La science, disent-ils, doit être étrangère à toute politique, et l'on n'a pas le droit d'exiger d'un savant qu'il se déclare ouvertement contre ceux qui suppriment la liberté". Et Perrin conclut: "Cela signifie: Pourvu qu'on me laisse tranquille, je préfère ne me mêler de rien".

Il poursuit en démontrant que la science pure est la base même des découvertes les plus utiles; et qu'il est fatal que la suppression de la moindre liberté dans la recherche, amène à stériliser le génie. Perrin se refuse, au nom de la science, d'admettre les attitudes indécises ou les attentes prudentes. — "Nous exigeons des nôtres, dit-il, qu'ils choisissent la France libre". En liant ainsi le principe même de la recherche aux qualités morales, Perrin rejoint la plus ancienne tradition française. Rabelais disait: Sagesse n'entre point en âme malivoie, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

Au "French-American Club" en mars 1942, dans un appel à ses compagnons de lutte et aux amis américains, Perrin dresse les devoirs de la France libre, "organisée par le général de Gaulle, en une de ces décisions fulgurantes qui changent les destins des nations". — Pour les soldats: "Ils clouent sans cesse quelques nouveaux lambeaux de gloire à la hampe de notre drapeau". Les autres doivent faire connaître chez nos Alliés le vrai visage de la France". Ainsi se fixent les rôles sans qu'une hésitation trouve sa place, ainsi dans ce bréviaire du français libre chacun verra son devoir.

Et Perrin, se souvenant de son expérience récente décrit la joie des Français lorsqu'ils apprennent à la T.S.F. qu'une France libre existe dans le monde. — Dans les mensonges dont ils sont constamment abreuvés, ils reçoivent aujourd'hui de l'étranger les vraies nouvelles du pays. Ils exigent que les Français de l'extérieur expriment leurs indignations et leurs espoirs. Perrin citant Facillon dira: "La parole est un glaive". Il supplie ceux qui peuvent se servir de ce glaive de ce souvenir de ceux de la-bas, qui ont froid, qui ont faim, et qui attendent les poings serrés l'heure de l'insurrection et du combat.

A un déjeuner de l'"Emergency Rescue Committee" Perrin dans son dernier discours, (il était déjà bien malade, mais sa pensée était intacte), codifie, j'allais dire met en formule, ce que les Français attendent et espèrent de ceux qui s'échappent.

"C'est un privilège, dit Perrin, que cette évocation: Nous maintiendrons dans ce grand pays une image fidèle de la France."

Nous montrerons que la France n'a pas trahi son idéal.

Nous dirons que Vichy s'est imposé par un coup de force.

Nous dénoncerons le déshonneur de ce gouvernement.

Nous dénoncerons le mensonge de ceux qui rejettent sur les patriotes les crimes de leur propre trahison.

Nous dévoilerons l'hypocrisie de la collaboration.

Nous montrerons cette France, saignée de mille blessures, espérant anxieusement jouer à nouveau un grand rôle dans le combat que les forces du bien livrent contre les forces du mal.

Ainsi Perrin toujours présent nous donne les tables de la France libre. Nous y trouverons nos mots d'ordre et dans la fierté d'être ses disciples nous nous souviendrons du message tendre et impératif qu'il nous envoya dès son arrivée en Amérique:

"Chers compagnons que je rejoins entendez la voix de la France: pas de conciliation avec le crime, pas de collaboration dans la fange. Et ferme espoir".

PAW

N.D.L.R. — La Chronique des Livres de la semaine passée: "André Mauris" — "Mémoires" était due à notre collaborateur PAW. Nous nous excusons d'avoir omis sa signature par suite d'un

A l'Arcade

Nous avons applaudi avec plaisir les 3 actes de José Germain et Paul Moncousin, "Maman".

Les auteurs ont écrit ici une très belle étude de femme. Une mère, encore jeune et veuve, entend agir à sa guise et prendre la vie gaiement. Ce n'est pas un être anormal et encore moins amoral mais sa conduite un tantinet légère va lui attirer des ennus. Sa fille Denise est aimée par Hubert, neveu du comte d'Etange, homme aux idées très rigides sur la morale. Lorsqu'il apprend tout le potin qui se fait au sujet de la mère de Denise le comte refuse le consentement au mariage. Mais maman va défendre sa fille et sa conduite tout à la fois. Lors de la rencontre des deux personnages le comte reconnaît en Mme Laverne une femme déjà aperçue un soir et pour laquelle il s'emballa jadis.

Après une scène assez violente le comte avouera s'être trompé lourdement sur le compte de Mme Laverne et le dénouement fera quatre heureux.

L'on pourrait reprocher à cette pièce de comporter un acte de trop, le dernier. Mais il nous a permis de goûter à l'exquise sensibilité dont fait preuve M. Henri Letondal. Sa bonhomie, sa façon naturelle nous le font apprécier à sa pleine valeur dans ce troisième acte, qui n'ajoute rien à cette comédie, mais y introduit cependant cette note d'émotion dont le début de la pièce est privé.

Mlle Germaine Giroux, sœur d'elle, a campé dans le rôle de Delphine Laverne une mère charmante, inconsciente et cependant disposée à tout sacrifier au bonheur de sa fille, Denise. Aussi bien est-elle adorable, Denise (Huguette Oigny).

Sa vivacité n'exclut pas la réflexion, et même une certaine habileté. Elle fera à la fois son bonheur propre et celui de sa mère. Si bien que son fiancé, Hubert d'Etange (Jean Duceppe) un peu timide, mais d'une timidité voulue, trouvera dans son amour la force de résister à la pression que son oncle, le comte d'Etange, veut exercer sur lui en lui demandant de rompre.

Le comte, Marcel Journet, est tout à la fois le grand seigneur et le viveur.

Ses accents pervers ou sincères sont toujours justes. Peut-être M. Journet gagnerait-il à moins précipiter son débit.

Citons pour l'homogénéité qu'ils donnent à l'ensemble MM. Jean Noël, Georges Toupin, Marcel Larmer et Mmes Armande Lebrun, Lucienne Letondal, Denyse Saint-Pierre.

Les décors de M. Marcel Salette sont remarquables, comme aussi l'ameublement, en général.

Nous aurions aussi aimé à citer le couturier qui habilite Mlle Germaine Giroux de ses prestigieuses toilettes.

INT.

M. Désiré Defauw au Plateau

Ce vendredi 30 courant, un grand concert sera donné sous les auspices de la section féminine du Comité national des finances de guerre composé de Mmes J. E. Perrault, Gérard Parizeau et Alex Hutchison.

M. D. Defauw, dirigera l'orchestre des Concerts symphoniques qui jouera, entre autres, la Cinquième et l'ouverture de Carliolan de Beethoven. L'on entendra également le

quatuor de la Société des Concerts Symphoniques.

L'entrée est libre.

Les amateurs pourront se procurer des invitations gratuites aux studios de la Société Radio-Canada, 1231 ouest, Ste-Catherine.

Le nombre des places est limité et le concert devant être radiodiffusé les portes seront fermées, dès le début, à dix heures.

Loew's
"Desperate Journey"

"The Talk of the town" est une comédie romantique qui a obtenu un grand succès partout où elle a été montrée. Elle comporte comme vedettes, Cary Grant, Jean Arthur et Ronald Colman. Le scénario est dû à Irwin Shaw et Sidney Buchman. L'histoire de Shaw et Buchman attire immédiatement l'attention de tout Hollywood, qui l'accablent comme une des plus précieuses contributions à l'écran.

"The Talk of the Town" est considéré comme un film différent. C'est un digne successeur à "Penny Serenade". Le son a été l'objet d'une attention particulière dans cette production, car une bonne partie des scènes se déroule dans la Cour Suprême de Washington où l'écho menaçait de tout brouiller.

George Stevens a dirigé cette production qui fera époque dans les annales cinématographiques.

Ecole Supérieure de
Musique d'Outremont

Le Comité des Concerts de l'Ecole Supérieure de Musique d'Outremont annonce l'ouverture de sa saison artistique pour le samedi, 7 novembre, à trois heures de l'après-midi.

Le concert d'ouverture présentera le "Quatuor Jean Lallemand". Ce Quatuor est composé d'excellents artistes dont la réputation est des mieux établies: Madame Annette Lallemand-Leduc, MM. Maurice Oudet, Lucien Robert et Roland Leduc.

Nombre d'anciens et de nouveaux abonnés se sont déjà inscrits. Le Comité est heureux de les en remercier et souhaite la bienvenue à ceux qui voudront bien se joindre à eux.

S'il vous plaît adresser toute communication à la Secrétaire, Mademoiselle Gisèle Robillard ou au Comité des Concerts, 1410 Boulevard Mont-Royal, Outremont. Téléphone: CA. 5761.

Les Amis de l'Art

Les Amis de l'Art rappellent à la jeunesse étudiante désireuse d'assister au concert qui aura lieu au Forum, vendredi le 6 novembre, qu'elle met à leur disposition des billets à prix réduits. Ce concert organisé par Les Festivals de Montréal, sera sous la direction de l'émiment chef de l'orchestre "Philadelphia", Eugène Ormandy.

Ceux qui veulent bénéficier de cette opportunité devront s'adresser dès maintenant au bureau de l'Association "Les Amis de l'Art", 1097 rue Berrie.

Le Révérend Père Legault, directeur des Compagnons de saint Laurent est heureux d'annoncer aux amis de l'Art, qu'ils seront admis à prix réduit au spectacle médiéval, "Le Jeu d'Adam et Eve" et "Le Jeu de Robin et Marion", qui sera présenté les 22, 30 et 31 octobre prochains. Admission, 0.35 sous.

Location au studio des Compagnons, 1275, St-Viateur ouest, CA. 0338.

CONSIGNATION DES
CERTIFICATS D'ACHAT
DE SUCRE

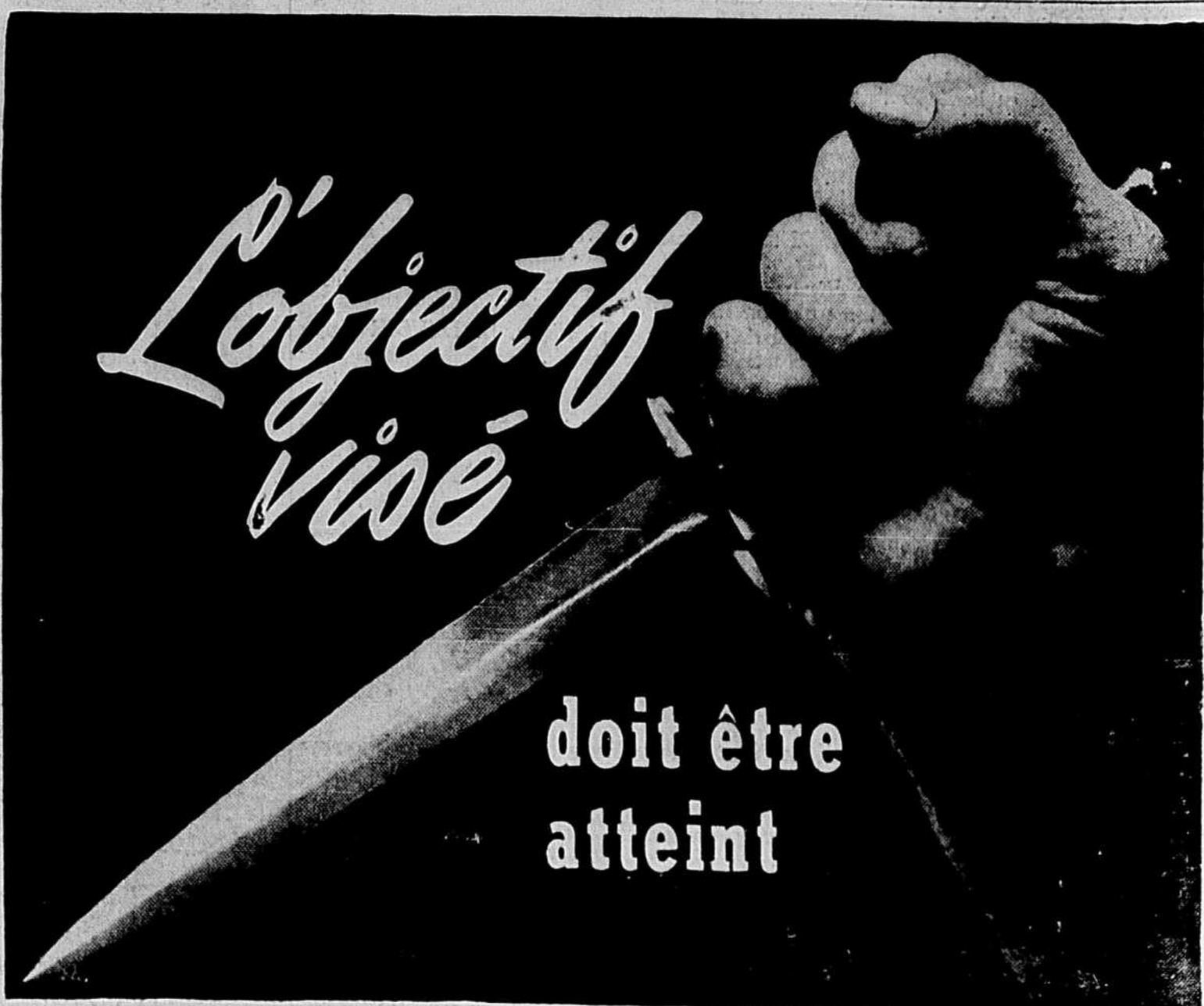
Pour épargner aux marchands de gros et de détail l'achat immédiat d'énormes quantités de sucre, la Commission des Prix et du commerce en temps de guerre leur permettra de déposer les certificats d'achat de sucre au bureau du rationnement, au lieu de s'en servir tout de suite. Ils recevront en retour un reçu avec lequel ils pourront acheter le sucre au fur et à mesure de leurs besoins.

Le bureau de rationnement leur ouvrira en quelque sorte un compte: il portera au crédit de ce compte les certificats qu'ils lui enverront et au débit leurs achats de sucre.

AVIS DE REQUÊTE POUR

AVIS est par les présentes donné que MURIEL CHAPMAN, de la cité et du district de Montréal, dans la province de Québec, vendeuse épouse séparée de biens de SAMUEL LONGMORE, vendeur, de la cité et du district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, lors de la présente ou prochaine session, pour obtenir un bill de divorce de son époux, ledit SAMUEL LONGMORE, pour cause d'adultère.

FAIT à Montréal, dans la province de Québec, ce quatorzième jour d'octobre A.D. mil neuf cent quarante-deux.
GAMEROFF & FENSTER,
Procureurs de la demanderesse.
Suite 393, Edifice Thémis,
14 ouest, rue St-Jacques,
Montréal, P.Q.



La guerre est loin d'être gagnée. Nous pourrions la perdre.

Le temps est venu de lancer dans la bataille toutes nos ressources... nos cerveaux et nos coeurs, nos forces et notre énergie... nos DOLLARS! Il FAUT acheter des Obligations de la Victoire. Nous n'avons pas le choix.

Pour les payer, il faut vider nos bas de laine, engager nos revenus futurs, réduire notre train de vie. Nous combattons pour notre existence même.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

M. Louis Verneuil

Un Français à l'étranger

par Louis VERNEUIL

Le Jour, de Montréal, m'a demandé de parler à ses lecteurs de mes pièces, de mon passé théâtral, de ma carrière d'auteur et de comédien, lorsque j'étais en France et depuis que je suis aux États-Unis, et de leur dire si, après une interruption de plus de deux ans, c'est avec joie que j'ai reparu en scène devant le public.

Dans les circonstances actuelles, il me serait impossible de répondre à toutes ces questions. Si, pendant trente ans exactement, je n'ai vécu que pour le théâtre, désormais il n'en est plus, il ne peut plus en être de même.

Tous les Français qui, pour une raison ou pour une autre, sont actuellement hors de France, ont cessé d'être exclusivement des avocats, des industriels, des romanciers ou des comédiens. Ce sont, avant tout, des Français.

Alors que notre pays subit la plus terrible épreuve de son histoire, un Français qui travaille à l'étranger ne doit plus se considérer seulement comme un homme qui exerce sa profession, quelle qu'elle soit, mais d'abord, mais avant tout, comme un représentant de la France.

Et, lorsque nous achevons dignement une tâche entreprise, nous ne devons pas éprouver l'égoïste satisfaction d'une réussite personnelle, mais, — ce qui est, à la fois, plus réconfortant et plus nécessaire — la joie profonde d'avoir rappelé, à ceux qui nous regardent, de quoi sont capables ceux qui viennent de chez nous.

Et quelle est la profession qui, mieux que la nôtre, permet, à ceux qui l'exercent, de faire admirer notre pays?

En choisissant méticuleusement les œuvres que nous représentons, en leur assurant une présentation aussi soignée que possible, en leur consacrant tous nos efforts, nous offrons, chaque soir, à quinze cent ou deux mille personnes, une nouvelle occasion de reconnaître que, littérairement et artistiquement, la France a toujours occupé, et occupera toujours, la première place dans le monde.

Ce devoir était moins impérieux jusqu'en 1940. Il était normal qu'un comédien français, en tournée à l'étranger, songeât d'abord à jouer de beaux rôles, à gagner le plus d'argent possible, à occuper sur l'affiche, et dans la distribution d'une pièce, la place qui flattait le plus son amour-propre. Alors la France rayonnait. Elle se suffisait à elle-même. Elle n'avait pas besoin que tous ses enfants se consacraient uniquement à sa grandeur, que nul ne contestait. Elle pouvait les tenir quittes de leur sollicitude.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui. La France est blessée, malade, affaiblie. Elle ne saurait se passer des soins d'aucun de nous. Et nous ferions preuve, envers elle, de la plus monstrueuse ingratitude, si toutes nos pensées, toutes nos aspirations n'étaient pas tendues vers un but unique: l'amour de la Patrie.

Que celui d'entre nous qui, actuellement, aurait l'inconscience de se montrer arriviste, mesquin, intéressé, sans dévouement et sans générosité, n'oublie jamais qu'en se conduisant de la sorte, il engagerait beaucoup plus que sa petite personnalité. Il ferait, à notre pays, la plus terrible contre-propagande. Jadis, on aurait simplement dit de lui: "Untel est un affreux égoïste." Aujourd'hui on dirait aussitôt: "Ces Français sont de bien vilains caractères."

Pour la France, pour sa dignité, pour sa gloire, qu'elle retrouve bientôt, intacte, nous avons l'obligation absolue d'imposer silence à tout ce qu'il y a en nous de moins bon, et, comme Cyrano, chacun de nous doit, dans la mesure du possible, "décider d'être admirable, en tout".

C'est pourquoi je ne saurais, en ce moment, parler de moi. Autant que le courage, la modestie est, dorénavant, de rigueur.

D'ailleurs, voisinant dans ces colonnes avec le récit bouleversant des exploits des troupes combattantes, de quel intérêt pourrait être la narration de ma petite histoire? J'ai donné cent pièces en vingt-cinq ans. Qu'est-ce que cela à côté d'un enfant de vingt ans qui s'engage, et qui, en souriant, donne sa vie?

Mes cinquante ans, maintenant proches, m'ayant retenu à l'arrière, j'entends m'y dévouer uniquement à la cause de la France, et, pour cela, commencer par m'oublier moi-même.

Je ne suis plus un auteur dramatique et un comédien. Je suis un Français. Et, ignorant résolument mes intérêts personnels, artistiques et autres, je veux, de toutes mes forces, tenter obstinément de servir mon pays.

Eh bien, je crois fermement et sincèrement le servir, en faisant écouter et acclamer les chefs-d'œuvre qu'il a produits.

En présentant *Andromaque* et *Le Cid*, mon but n'est pas de monter deux tragédies, mais de faire mon devoir.

Et, dans les temps épouvantables que nous vivons, quel est l'homme, digne de ce nom, qui pourrait avoir une autre ambition que celle de faire son devoir?

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: — "Orchestra Wives"; "Spy Ship", 2e semaine.
IMPERIAL: — "Mrs. Miniver"; "Mexican Spitfire's Elephant".
LOEW'S: — "Talk of the Town".
PALACE: — "Desperate Journey".
PRINCESS: — "Glass Key"; "Wild Cat".
SAINT-DENIS: "Katia"; "Le Chant de M. Bubu".
ELECTRA: sam. à mar.: — "Bombay Clipper"; "In Old California"; "Tuxedo Junction"; mer. à ven.: "Les Bateliers de la Volga"; "Le Porte-voix".

CINEMA DE PARIS: — "Les Rois du Sport"; "L'Enfant de Troupe".

SHERBROOKE

CINEMA DE PARIS: — "Gribouille"; "Ca c'est du Sport".

TROIS-RIVIERES

CINEMA DE PARIS: "Nuit de Feu"; "Gosse de Riche".

THEATRE ET CONCERTS

ARCADE: Les Comédiens de l'Arcade présentent: "MAISON DE POUPEE", semaine du 31 octobre.
SAINT-DENIS: Comédie Française: "MADAME SANS-GENE", semaine commençant le 9 novembre.

QUEBEC

CANADIEN: — "Marthe Richard"; "L'Enfant du Carnaval".

Princess

"The Glass Key"

"The Glass Key" est un film mystérieux dans la meilleure veine de Dashiell Hammett. Cette production est bourrée de péripéties et d'action. Produite par Paramount, il met en vedette des acteurs aussi brillants que Brian Donlevy, Veronica Lake et Alan Ladd, assistés de Bonita Granville, Richard Denning et William Bendix. C'est une charmante histoire d'amour qui se déroule au milieu d'une campagne électorale.

Ce film se compare à "Thin Man" et "The Maltese Falcon", pour l'action qui y est des plus captivantes. Incidemment la distribution réunit ensemble Veronica Lake et Alan Ladd, ainsi que Brian Donlevy et William Bendix. L'attraction secondaire sera "The Wild Cat".

Palace

"The Talk of the Town"

"Desperate Journey" tel est le titre du film qui sera à l'affiche du cinéma Palace dès vendredi. Errol Flynn y joue le rôle d'un lieutenant d'aviation de la R.A.F. Les autres vedettes de cette production, sont: Ronald Reagan, Arthur Kennedy, Alan Hale et Ronald Sinclair. L'intrigue a trait à la guerre actuelle et se passe en partie en Allemagne. Les aventures les plus dramatiques se déroulent sous les yeux des spectateurs avec un réalisme et une vie intenses.

La jolie Nancy Coleman incarne une jeune fille qui vit en Allemagne et aide les alliés à saboter les œuvres d'Hitler.

LES COMEDIENS DE L'ARCADE
SEMAINE DU 31 OCTOBRE

MAISON DE POUPEE
JEANNE DEMONS
JEAN-PAUL KINGSLEY
HENRI LETONDAI

Quand vous êtes à TORONTO

Descendez à HÔTEL ST. RÉGIS
392, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135

en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

Au Saint-Denis

"La Fugue" doit son succès à l'originalité du thème. Henri Duvernois a fait revivre au cours de ces trois actes des personnages créés pour la nouvelle qu'il avait donnée aux "Oeuvres Libres", recueil publiant des romans et contes inédits.

Cette "Fugue" est l'étude scrupuleusement fouillée d'un cas psychologique, à la vérité, exceptionnel. Un artiste, un grand musicien — et cette situation sociale n'est pas indifférente, car elle justifie des sentiments qui sortent du commun — adore sa femme, qui l'aime de son côté d'une sorte de passion farouche. S'il venait à mourir, elle refuserait de lui survivre. Elle le répète sans cesse et l'on peut être assuré qu'elle tiendrait parole... Ce dévouement conjugal poussé jusqu'au sacrifice absolu, pour être rare, n'est pas invraisemblable. Or, le héros de M. Duvernois est atteint, sans que nul le sache, d'une maladie grave. Un spécialiste, consulté en secret ne lui a pas caché que ses jours étaient comptés. Dès lors, une seule pensée le hante: empêcher le suicide de celle que sa mort désespérerait. Par quel moyen? En détruisant, de son vivant, l'image magnifique qu'elle se fait de lui. S'il parvient à changer son amour en rancune, en mépris ou en haine, elle sera sauvée. Héroïque, il n'hésite pas: il machine une "fugue" avec la première venue, abandonne son foyer, résiste aux supplications, aux larmes de sa femme. Deux ans se passent et voici que, par un miracle qui n'est pas non plus sans précédent, le moribond ressuscite. Il est définitivement guéri. Dans l'ivresse de sa joie, il accourt vers celle qu'il a trahie, il lui révèle son mensonge atroce et nécessaire. Hélas! deux années douloureuses ont fait d'elle une autre femme. Son cœur meurtri ne peut plus aimer. Les époux passionnés sont maintenant l'un devant l'autre comme deux étrangers.

Le dénouement de la pièce laisse la porte ouverte à un espoir. La parfaite connaissance qu'ils ont du caractère de leurs héros qu'ils ont aimé cette pièce et même l'élève au rang d'une des meilleures comédies du répertoire français moderne.

Victor Francen a fouillé le rôle de Bernard Lahoche et sa femme, Jeanne, (Sita Riddez) a su nous émouvoir par sa naturelle sincérité.

Il n'y a pas de meilleure interprète possible du rôle d' Aimée Barge qu'Antoinette Giroux alors que Charles Deschamps prête à Cloquetier sa finesse et son esprit. Peut-être Albert Duquesne est-il un peu sévère, mais sa composition n'en est pas moins excellente et l'on s'en voudrait d'omettre Janine Sutto ainsi qu'Edouard Monnet.

C'est encore à Victor Francen qu'incombe la direction artistique. Notons enfin la présentation scénique extrêmement soignée.

Au total un bon spectacle qui sort des sentiers ordinaires et qu'il faut avoir vu.

Saint-Denis

"Katia"

La direction du cinéma Saint-Denis met à l'affiche un des plus grands succès du film parlant français: "KATIA", ou "Le Démon bleu du Tsar Alexandre", avec la délicieuse Danièle Darieux et le bel artiste anglais John Loder.

Le second film à l'affiche sera "Le Chant de Minuit", avec le chanteur à la voix d'or, Jean Lumière.

POUR vos AMIS et pour VOUS

Le Médillon en Miniature

avec une chaîne

avec nom, initiales, (ou nom du régiment) ou No de licence de votre voiture, etc., d'un côté et n'importe quel texte ou PHOTO au dos.

PRIX 49c PLUS TAXE

en timbres ou mandat — commandes aussi par textes directs.

M. P. Co.
3961 Ste-Famille,
Dépt. 51
MONTREAL

"MADAME SANS-GENE" au Saint-Denis



Mme Fernande ALBANY, éminente artiste parisienne qui jouera le rôle-titre de "Madame Sans-Gêne", de Sardou une semaine durant au Saint-Denis à compter de lundi 9 novembre en soirée.

"Madame Sans-Gêne" au Saint-Denis à compter du 9 novembre

Le premier spectacle de la deuxième série de spectacle de comédie-française au St-Denis sera "Madame Sans-Gêne", de Victorien Sardou et Emile Moreau.

Le public est prié de prendre note des détails qui suivent. Le spectacle débutera en soirée le lundi 9 novembre et sera à l'affiche une semaine complète avec matinée le mercredi et le dimanche. Un service d'abonnement est maintenant en vigueur et l'on peut dès maintenant prendre ses places pour tous les spectacles à venir.

"Madame Sans-Gêne" n'a pas besoin d'être présentée au public, mais il importe de signaler les qualités de l'artiste Mme Fernande Albany qui interprétera ce rôle important.

Cette artiste, qui débuta au Concert Mayol par le tour de chant, ne tarda pas à passer à la comédie. Elle débuta au Théâtre Impérial par la création de deux pièces d'Yves Mirande, "Le Partenaire silencieux" et "La Calasière". Dès lors le succès de cette artiste s'affirma de jour en jour. Louis Verneuil lui fit créer "L'Intransigeant" et en 1918, entre autres retentissantes succès, notons "Madame et son filleul", vaudeville de guerre de Maurice Hennequin et Pierre Véber qu'elle joua 400 fois.

Une tournée d'une année en Amérique; une tournée en Roumanie; des succès nombreux aux Capucines, au théâtre Michel et au Théâtre Cluny font que Bernard Lahoche l'engage au Gymnase pour "Le Volontaire" et que Louis Verneuil, à partir de 1924, lui fait jouer presque toutes ses œuvres. Il en est de même de Jacques Deval qui lui confie le rôle de la grande duchesse de "Tovaritch" immédiatement après la création du rôle.

Ceci ne veut pas être une biographie complète; nous signalons les faits capitaux d'une carrière brillante ayant préparé Mme Fernande Albany au succès de "Madame Sans-Gêne" qui lui vaudra sûrement les acclamations de tout le public canadien-français.

(Communiqué).

THEATRE DONLEVY LAKE
THE GLASS KEY
WILDCAT
PRINCESS
BOND

THE TALK OF THE TOWN
LOEW'S
BONDS

FLYNN REAGAN
DESPERATE JOURNEY
PALACE
BONDS

GLENN MILLER
ORCHESTRA WIVES
CAPITOL 2 WEEK
BONDS

CECIL'S Flower Shoppe
Spécialité:
Arrangements de Fleurs
à prix intéressants
pour toutes occasions
1401, rue Peel
Tél. LA. 5840 Le soir MA. 6802

LE GENIEVRE
DOUBLE ACTION
le Gin de KUYPER

La véritable saveur de Hollande fait du Kuyper le Gin-Genièvre qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 ONCES,	\$1.15
26 ONCES,	\$2.70
40 ONCES,	\$3.90

Maison fondée en l'an 1895

"Maison de Poupée" au théâtre Arcade

mettant à l'affiche l'une des œuvres les plus révélatrices du théâtre contemporain, "Maison de Poupée", d'Ibsen, la direction des Comédiens de l'Arcade répond à nombreuses demandes.

Cette œuvre avait été réclamée plusieurs fois l'an dernier, mais fut impossible de la jouer à l'époque par suite du nombre de pièces retenues pour l'affiche.

Cette fois, ce sera fait. Tout pour de théâtre s'incline devant un monument qu'est "Maison de Poupée" qui a été jouée sur toutes les scènes du monde et par les plus grands artistes. Traduite en toutes langues, "Maison de Poupée" est devenue une œuvre classique du répertoire moderne.

On se souvient du beau film qui fut tiré avec Nazimova. Ibsen toujours pris la défense des droits de la femme. Toutes ses œuvres, Ibsen les a conçues avec une âme ardente et tourmentée, il ne les a pas déchargées de ses erreurs et de leurs fautes.



Mme Jeanne DEMONS qui fait sa rentrée cette semaine à l'Arcade avec "Maison de Poupée", d'Ibsen.

Germaine Giroux, Mme Jeanne Demons et M. Jean-Paul Kingsley, ces deux derniers faisant leur rentrée avec la troupe des Comédiens de l'Arcade.

On ne saurait trop dire l'intérêt que ces spectacles doivent offrir à ceux qui aiment le beau théâtre. "Maison de Poupée" est une œuvre, très grande et très belle qui ne doit pas passer inaperçue.

(Communiqué)

LES FESTIVALS DE MONTREAL

ont l'honneur d'annoncer un concert sous leurs auspices pour marquer l'inauguration de la campagne en faveur de

L'Aide Canadienne à la Russie au Forum le 6 novembre EUGÈNE ORMANDY

CHOEUR
LES DISCIPLES DE MASSENET
Direction
CHARLES GOULET
Solistes réputés
Les billets sont à \$1. - \$3. - \$2.50 - \$2. - \$1.50 - \$1.
Réservez vos places dès maintenant aux bureaux des Festivals du Montréal, Chambre 14, Hôtel Windsor.
Téléphone BELAIR 2238
NOUS AVONS UNE DETTE D'HONNEUR ENVERS LA RUSSIE!

ST. DENIS

IMPORTANT AVIS AU PUBLIC

Devant l'énorme succès de la première série de la saison de comédie, FRANCE-FILM a décidé de présenter sa deuxième série.
A l'avenir, il y aura un spectacle chaque semaine, sauf une courte interruption pour permettre à la troupe de jouer à Québec.
Sept soirées commençant tous les lundis, et deux matinées par semaine.
Dans le but d'accommoder un nombre d'auditeurs, et parce que les spectacles sont donnés régulièrement chaque semaine, FRANCE-FILM offre un SERVICE D'ABONNEMENT.
FINI LA LONGUE ATTENTE EN VUE AU GICHERET DU THEATRE!
FINI L'ATTENTE AU TELEPHONE!
Une seule démarche, la dernière, et le spectacle qui vous attend choisit vous sera en votre possession.
UNE SIMPLE FORMULE A SIGNER, HÂTEZ-VOUS!

Le prochain spectacle
Semaine commençant le LUNDI, 9 NOVEMBRE

FERNANDE ALBANY
MARCEL CHABRIER
CHARLES DECHAMPS

"MADAME SANS-GÈNE"

FRANÇOIS ROZET
Sita Riddez-Léo Ellen
ALBERT DUQUESNE

